

Université des Femmes



CHRONIQUE

N° 5

juillet/août 1983
périodique bimestriel

Ce que parler
veut dire

Sexisme Bigouden

Chronique

place Quetelet, 1a
1030 Bruxelles
Tél. 02/219 61 07

Equipe

Françoise Hecq
Martine La Haye
Hedwige Peemans-Poullet
Geneviève Simon
Christine Jonckheere
Edith Rubinstein
Suzy Deigner
Anne Kervyn
Nadine Plateau
Nadine Masselos
Fanny Filosof
Madeleine Denis
Marina De Ridder
Anne Van Seymortier
Geneviève Braun

Mise en page
Chantal Bouly

Arlequine photocomposition
Christiane Coenen

Impression
I.D.I.

15, rue du Méridien
1030 Bruxelles

Chronique paraît 6 fois l'an.

Chronique est envoyée aux abonnés.
Abonnement : 500 F par an,
compte CGER 001-1118659-34.

Chronique est en vente au numéro
à Bruxelles dans les librairies
La Rabouilleuse
Dulle Griet
Librairie de Rome
Libris
Corman
Macondo

Chronique peut, sur demande adressée
à l'Université des Femmes, vous être
envoyée par la poste.
Prix par numéro : 150 F,
compte CGER 001-1118659-34.

Chronique est éditée avec l'aide
de la **CGER**

Les Rabouilleuses
221 Chée d'Ixelles-1050 Bruxelles
T. 02/648 43 18

RoSa
62 Bondgenotenstraat-1190 Brussel
T. 02/347 24 77

Les activités de l'Université des Femmes
sont réalisées avec l'appui du Ministère
de la Communauté Française et de la
Commission Française de la Culture.

Chronique est le magazine
de l'Université des Femmes.

Elle contient :

- des articles généraux sur la condition
des femmes en Belgique et ailleurs,
des interviews, des reportages,...
- aussi des renseignements sur le
programme de l'Université des Femmes
(dates, présentation des cours, éléments
de bibliographie, comptes rendus,
réflexions, échos des débats,...) et sur
le Centre de documentation (livres
acquis et reçus, critiques de livres,...)
- enfin, toutes les petites informations
que nous cherchons partout : les livres
importants récemment parus, l'évolution
de nos luttes, des repères sur les lois,
des positions politiques,...
- et, pour marier le sérieux et l'agréable,
des petits faits, à croquer comme
des zakouskis...

Dans **Chronique**, vous pouvez prendre
la parole. Ecrivez-nous.

Activités de l'Université des Femmes

Cours

Thème : "Le pouvoir".
Voir le programme dans la Chronique,
page 5.

Lectures. Rencontres.

Le premier mardi du mois, à 12h 15.
Présentation et discussion de livres
récents (animé par Martine La Haye).

Groupes de réflexion

Des groupes de réflexion sont créés
sur demande. Un groupe "Femmes et
tiers monde" est prévu.

Centre de documentation

La bibliothèque est ouverte tous les jours
sauf le samedi, de 12h à 17h. Le jeudi
elle est ouverte jusqu'à 19h.
Consultation de livres, revues,
documents, bibliographies.
Informations et assistance pour travaux
et mémoires.

Renseignements pratiques

Sauf indication contraire, toutes les
activités ont lieu dans les locaux de
l'Université des Femmes
place Quetelet, 1a
1030 Bruxelles
Tél. 02/219 61 07

Participation aux frais

Pour toutes les activités
de l'année : 1.500 F.
Par séance : 100 F.



Qui a peur du grand méchant mot ?

Vous connaissez déjà le trop fameux : "Je ne suis pas raciste, mais...", une dénégation si lourde et si commune qu'elle éveille une légitime vigilance. Ou bien encore : "Moi, je n'ai rien contre les étrangers, mais...". Oubliez le tout sauf *contre*, un belgicisme, et *mais*, une bien innocente conjonction de coordination qui doit introduire (oh ! triste besogne) une série d'arguments sommaires et les stéréotypes les plus éculés.

En cette fin du XX^e siècle, tous les "spécialistes" et les témoins patentés de notre temps s'accordent à dire, même à regrets, que la révolution des femmes, leurs démarches, seront de ces traits marquants que retiendra l'Histoire.

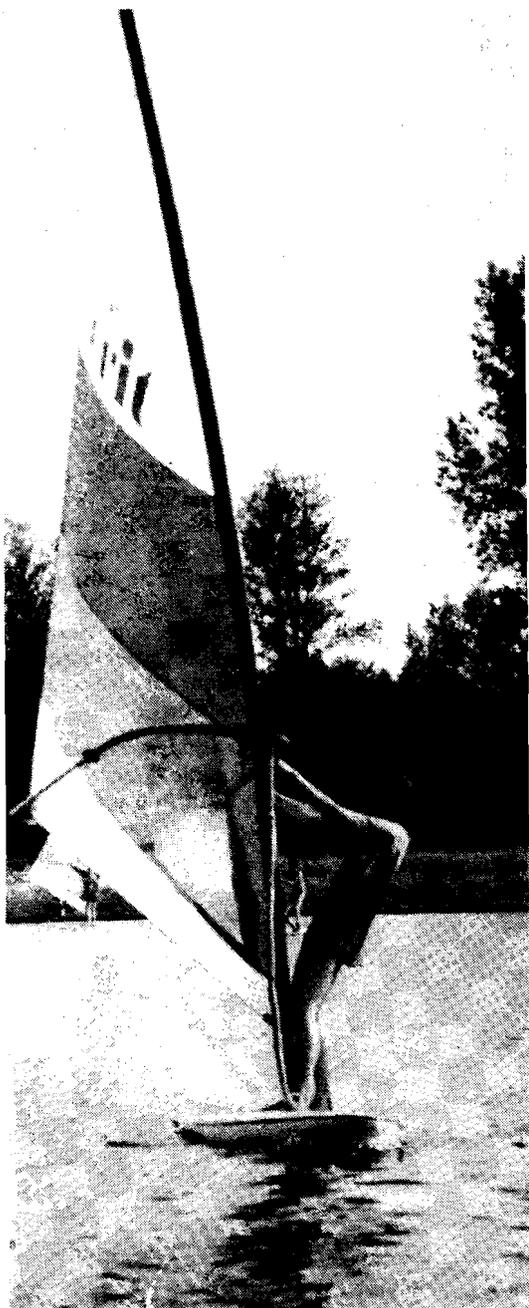
Dans le bouillonnement des cultures nouvelles, flotte comme une épave, un petit mot malmené : "féministe". Malmené aussi par les femmes. "Moi, je ne suis pas féministe...", petite phrase qui s'accompagne généralement d'un geste de retrait. Celle qui vient de la prononcer a su pourtant, parfois, énumérer une somme d'observations pertinentes et personnelles qui visent nos intolérables (et à présent intolérées) situations d'inégalité. En outre, la même aura éventuellement reconnu la nécessité d'un activisme féministe pour "faire bouger les choses !". Mais féministe elle n'est pas, elle n'en est pas. Elle veut rester "féminine". Ce qui suppose quoi ? Les féministes fières de l'être, bas-bleus ou laiderons hybrides ? Agressives, repoussoirs coupés du monde des hommes ? Par un uniforme (cheveux gras, stocks américains), par la véhémence ?

Il y a des variantes. Celle-ci, par exemple : "Je ne suis pas une féministe enragée !". La lecture sémantique de cette formule vaut un petit détour : "Je suis de tout coeur avec "elles", mais elles exagèrent !". Ces propos implicites s'illustrent généralement d'anecdotes qui narrent des "gestes" moyennâgeuses de sorcières qui brûlent des soutien-gorge ou qui terrorisent le chef du personnel de la Sabena, recruteur des Hôtesse de l'air. Plus subtile encore, telle est la toute petite phrase : "Je suis féministe, *mais*...". Là, nous sommes à présent campées sur le terrain de l'affirmation et ce n'est déjà pas si mal. Mais, *mais* quoi ? Et si nous secouions le cocotier du *mais* et son cortège de petites peurs !

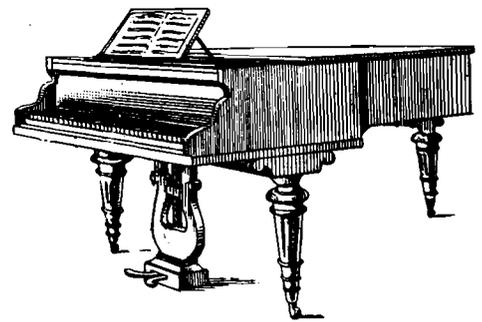
Lacan, qui était homme, a rendu un inestimable service aux femmes en proclamant "l'inconscient est structuré comme le langage". Dans un refus des corsets à baleines des mots, les femmes trouvent enfin les comportements qui les réconcilient avec elles-mêmes, avec les autres et avec celles qui sont en lutte.

Qui a peur du grand méchant *mais* ?
C'est plus vous, c'est plus nous.
Qui a peur du grand méchant mot ?
C'est plus nous, c'est...

Siamo tutte belle ! Bonnes vacances !



L'équipe du <i>Chronique</i>	2
Pré-texte	3
Concours Reine Elisabeth	4
Programme du l'Université des Femmes	5
Véronique Massinger	6
Les Sauvettes d'Edith et les autres	7 8
Féministes	
Ce que parler veut dire	9-10-11-12-13-14
Sexisme Bigouden	15-16-17-18
Attentives	19-20-21
Lire	22-23-24-25-26-27-28
Rédaction	29
Correspondance	30
Incomplète	31



Petite lettre de Françoise aux lectrices de *Chronique* (à propos du Concours Reine Elisabeth)

Vous savez tout, à présent, sur la *Volandai* de Dieu, via Clara Schuman, Beethoven, Einstein et quelques autres. Peut-être avez-vous fait comme nous, (une copine et moi)? La veille de la distribution des prix, nous avons feuilleté le *Petit Robert*: "alors, finalement, c'est autiste ou autistique qu'on dit?".

Le Concours, une Institution belge vénérable et vénérée où tout le monde se met en frais. La STIB? Elle, d'ordinaire si poussive, prévoit un service exceptionnel de trams et de bus pour les mélomanes attardés et audacieusement dépourvus de voitures. Les bistrotts? On s'y égaille, programme en mains fébriles, après minuit sans que que d'ostentatoires chaises ne se posent sur les tables hispano-flamandes. La radio, la télévision? Elles connaissent le prurit de la vocation éducative: la musique-à-la-portée-de-tous, oui Madame.

Devant mon petit écran, je n'attends pas une escouade de femmes sélectionnées. Je connais trop le poids de la répression musicale, parce que je l'ai vécue, en pratiquant le pianotage des petites jeunes filles sous la férule d'une demoiselle obligée de travailler après des revers de fortune. "Elles" sont deux. Dans le jury, une, un peu comme une balle perdue.

Parmi les présentateurs, un français, Jean-Michel, souriant, disert et averti. Le soir de l'étoilante Eliane Rodriguez, Gérard (Valez) tourne une tête dédaigneuse vers la salle: "il y a tou-

jours beaucoup de femmes au Concours Reine Elisabeth!" Ah oui, les femmes c'est comme ça, elles sont encore au parterre de la musique.

Alors, et cette Eliane? Elle joue le quatrième concerto de Beethoven. Il en fut de même pour un de ses collègues masculins. Comparaison est-elle raison? Je me le demande au fil des commentaires car en effet...

"Si le garçon témoigne d'une robustesse athlétique, d'une peu commune puissance de concentration, d'un sens remarquable de la compréhension interne de l'oeuvre, Eliane, elle est en état de grâce". Ne serait-elle pas une petite Sainte Thérèse d'Avila? (voir l'article de Martine et Françoise). En tout cas "son interprétation est empreinte de charme et d'angélisme". Ah oui, ils ont passé une bonne soirée.

Je n'ai pas entendu la japonaise, c'était un jeudi et Université des Femmes oblige. Mais on en a reparlé dans la fièvre du samedi soir, en attendant les résultats. Ces messieurs les présentateurs avaient eu la bonne idée de recevoir des passionnés du Concours. "Puisque nous parlons femmes, il n'y en a que deux" dit l'un d'entre eux dans un indéniable effort vers une indéniable évidence. Et on remet ça: Eliane Rodriguez? Grâce, don (mais-d'où-donc-lui-vient-il?), angélisme". La petite japonaise? "Elle a un jeu rond comme son visage". "Une pleine lune" fait remarquer Jean-Michel qui a le sien comme une mappemonde.

J'espère que vous en savez encore un peu plus sur le Concours de la Reine Elisabeth (qui n'était pas anglaise).

Pian-autistiquement vôtre.
Françoise Hecq



Véronique Massinger photographe



- Tu vois, parfois j'ai envie de regarder des paysages, de regarder grand, de regarder loin.

De regarder des arbres, des rivières, des champs.

Pendant un certain temps je ne vois que ça.

- Et puis je crois que ces champs, griffés par la charrue, modelés par le relief, me donnent envie de regarder des gens, des hommes, des femmes, des enfants, des vieux. Des gens droits, des gens courbés, des gens gros, des maigres. Des fermiers et des flics, des bourgeoises et des immigrées.

Avec leurs habits, leurs mains, leurs oreilles, leur nez, leurs yeux, Ah ! oui leurs yeux !

- Alors il est possible que leurs yeux me font penser à des fenêtres (les associations d'idées sont tellement communes à chacun d'entre nous, comment y échapper)

Et ces fenêtres je les regarde, j'ai envie d'être à l'intérieur, de toucher, de caresser

- Mais regarder de loin, de près, de m'approcher, ça me donne envie de regarder des détails, le soleil à l'angle du mur, l'ombre d'un bouquet, les plis d'un tissu, la courbe de la route, une main, une épaule.

Et cette épaule me fait penser à un champ, une ville et ça recommence..

- En fait rien ne recommence le paysage, le visage, la maison, la main c'est tout ce que je vois tous les jours, le détail et le général, le plein et le vide, le creux et la courbe, l'ombre et la lumière. Tout ça se mélange, mais ce qui reste c'est la lumière partout, changeante, vivante. Comment l'oublier d'ailleurs.

- Alors vois-tu, je vois, je regarde et je photographie.



En avril...

Les oubliées du développement

Les spécialistes de la Banque Mondiale viennent de s'apercevoir qu'ils n'ont pas suffisamment tenu compte de l'existence, dans les pays sous-développés d'une double économie, l'une féminine, l'autre masculine. Jusqu'à présent, dans les programmes de développement, les hommes étaient souvent aidés même aux dépens des femmes.

On sait que 2/3 de l'ensemble des femmes du monde sont analphabètes. Or des recherches ont démontré que lorsque les femmes ont un minimum d'éducation elles ont moins d'enfants et se consacrent mieux à leur santé et à leur alimentation. L'instruction des femmes devrait donc être prioritaire à celle des hommes pour un développement harmonieux des enfants.

En agriculture, enfoncés dans leurs schémas occidentaux et technocratiques, il leur a fallu des années pour réaliser que dans la plupart des pays du Tiers Monde la terre est cultivée par une main d'oeuvre constituée de 50% à 70% de femmes tandis que les hommes, eux, se réservent la vente des récoltes. Cette myopie de la Banque Mondiale l'a amenée à apporter son soutien à la vente de la production de riz au Cameroun. Quand elle voulut contrôler l'efficacité de son soutien, elle dut bien constater que les résultats obtenus dépassaient de loin son espérance : les hommes utilisaient leurs bénéfices supplémentaires à l'achat de femmes qu'ils mettaient au travail aux champs.

Melida Montes a été assassinée dans les environs de Managua, au Nicaragua, par un commando de la mort, lié probablement à la C.I.A. Mieux connue sous le nom de guerre de "Commandante Ana Maria", elle était une des dirigeantes les plus importantes de la guérilla salvadorienne. Ancienne présidente du syndicat des enseignants salvadoriens, elle assurait la responsabilité du FPL (Fuerzas Populares de Liberación) une des composantes marxistes du Front Marti de Libération nationale.

Les procès avortement en appel

Ce qui est apparu clairement, c'est la place qu'occupent les femmes dans la tête du procureur général : une matrice à enfanter et c'est tout ! Il a repris à son compte la phrase suivante : "peut-être le sacrifice de cinquante mille foetus ne vaut-il pas les cinquante femmes sauvées?"

Voici quelques cas où il n'y a guère état de nécessité pour lui : Une femme de 20 ans vivant dans un home, sans ressources et sans famille. Une femme handicapée mentale légère, sans famille et sans travail.

Une jeune fille de 16 ans enceinte après une sortie du samedi soir. Une jeune fille de 13 ans avortée après 21 semaines.

Est-il vraiment possible que de tels brontosaures hantent encore nos cours de justice ?

Pour la défense, R. Lallemand dira d'ailleurs : "ce réquisitoire aurait pu être prononcé en 1867, année où la loi fut votée."

La haute Cour de justice de Karlsruhe, en Allemagne de l'Ouest a prononcé un jugement selon lequel un foetus de 9 mois n'est pas une personne de droit. Selon le tribunal, en termes juridiques un foetus devient un être humain dès que l'accouchement a commencé.

En Irlande, les choses ne s'arrangent pas. Un projet gouvernemental visant à inscrire l'interdiction de l'avortement dans la Constitution a été rejeté... parce qu'il n'était pas assez dur ! Un autre texte, soutenu par l'Eglise et encore plus sévère a été approuvé par 87 voix contre 13. S'il est adopté aussi par le Sénat, il fera l'objet d'un référendum populaire en juin.

Une expression de solidarité envers les femmes irlandaises serait peut-être souhaitable de la part des femmes européennes.

Edith

Contribution de Ghislaine à la rétrospective Edouard Manet présentée à Paris au Grand Palais jusqu'au 1^{er} août 1983.

Edouard Manet, misogyne primesautier...

"Je suis de votre avis : les demoiselles Morisot sont charmantes. C'est fâcheux qu'elles ne soient pas des hommes. Cependant, elles pourraient, comme femmes, servir la cause de la peinture en épousant chacune un académicien et en mettant la discorde dans le camp de ces gâteaux. Mais c'est leur demander bien du dévouement. En attendant, présentez-leur mes hommages."

(Lettre à Fantin-Latour, 26 août 1868.)

Berthe Morisot, primesautière lucide...

"...J'ai trouvé Manet, le chapeau en soleil, l'air ahuri ; il m'a priée d'aller voir sa peinture, parce qu'il n'osait s'avancer. Jamais je n'ai vu une physionomie aussi

expressive. Il riait, avec un air inquiet, assurant tout à la fois que son tableau (la Balcon) était très mauvais et qu'il aurait beaucoup de succès.

Je lui trouve décidément une nature charmante, qui me plaît infiniment. Ses peintures produisent, comme toujours, l'impression d'un fruit sauvage ou même un peu vert. Elles sont loin de me déplaire. Je suis plus étrange que laide. Il paraît que l'épithète de femme fatale a circulé parmi les curieux (1)..."

(Lettre à sa soeur, 1869.)

(1) Berthe Morisot a posé pour la femme assise à l'avant-plan du "Balcon", mais elle est aussi un peintre de très grand talent (1841-1895). Elle a participé activement au mouvement impressionniste. Son oeuvre, essentiellement spontanée et naturelle, comporte des paysages, des scènes d'intérieur et des portraits, toujours rendus avec intensité et sérénité, dans un ruissellement de couleurs tendres et lumineuses.





Avant de partir en voyage, et dans un élan musical, Edith nous offre cette petite perle, tirée de la "Walkyrie" qui sera notre participation à la grande année "Wagner", ce féministe méconnu...

(Wothan, le maître du destin, très en colère décide de punir sa fille Brünehilde qui lui a désobéi. Il s'adresse à elle et aux autres Walkyries, ses soeurs).

"N'avez-vous pas entendu
Ce que j'ai ordonné ?...
La soeur déloyale est séparée
de votre légion !...
Avec vous à cheval,
elle ne fendra pas plus longtemps les airs !...
La fleur virginale va se faner pour elle !...
un époux va conquérir
sa grâce féminine :
à l'homme, son maître,
elle obéira désormais !
Elle restera au foyer et filera,
cible et jouet de tous ceux qui la tourneront en dérision !
Son sort vous épouvante-t-il ?...
Alors, fuyez l'égarée !...
Ecartez-vous d'elle
et éloignez-vous !...
Celle d'entre vous qui oserait
s'attarder auprès d'elle,
celle qui me bravant, prendrait le parti de la misérable,
cette insensée-là partagerait son sort :
J'en avertis la téméraire !
Allez-vous en à présent :
évittez le rocher !...
Fuyez promptement d'ici :
sinon la désolation vous y attend !"

(traduction Jean d'Arièges)

(et en entendant cette menace épouvantable, les huit Walkyries se dispersent, épouvantées et gagnent en hâte le bois de sapin.)

Tirez la langue...

Il y a peu, et concernant "Chronique", un certain "grand homme" lui reprochait d'être écrit sur le ton de l'indignation, ton des minorisés, à ce qu'il paraît. Je me suis dit : "il y a du vrai là dedans, mieux vaudrait innover, inventer, s'éclater, s'offrir un petit mai qui sentirait le réchauffé peut-être, bref, tout plutôt que de pleurer famine".

Peu après, et concernant une émission télévisée, un certain autre reprochait à une certaine femme écrivaine d'avoir, dans son ouvrage, féminisé certains mots. Quelle inconvenance ! Ainsi coupant court (ah, ah, ne reproche-t-on pas aux femmes d'être castatrices !) aux Madame le..., nous devenions, le plus naturellement du monde (donc sans indignation) professeures, docteures, ingénieures, mécaniciennes, sculptrices...



Le jour suivant j'apprends, par je ne sais quelle média, et dans le cadre de la semaine du "bon langage", que je peux être courtisée par qui le veut sans pouvoir courtiser moi, qui il me plaît. Parce que, en "bon français", les femmes sont courtisées, donc passives, seuls les hommes courtisent, donc s'activent ! Il ne me

resterait donc qu'à faire tapisserie jusqu'à ce qu'un homme veuille bien... et voilà que je vais m'indigner encore, alors que j'étais si bien partie pour m'éclater...

Je m'éclaterai quand même et j'affirme : "il est démodé, le bon langage" ; il ne sait pas, ce conservateur, ce réactionnaire qu'en amour il y a eu révolution. Les exigences sont autres : il faut, aujourd'hui, que les femmes s'activent (donc courtisent ?) ; elles n'y ont pas seulement droit mais obligation. Finies, les "peines à jouir" et les anglaises qui font ça "for my king", aujourd'hui nous nous devons de prendre notre pied comme un seul homme.

Ah, la langue française est bien marâtre avec ses filles et si quelques unes, la langue bien pendue, se dérobent à ses règles et courtisent quelques idées ou quelques hommes, il faut qu'elles s'attendent, les pauvres, à ce qu'on ne les courtise plus.

Décidément, seuls les mots d'enfant sont innocents...

Après avoir écrit ce qui précède à la sauvette, je me suis inquiétée de cette façon que j'ai de fuir, par une amusette, le fond de ce qui me fait question. Aussi, au clair de la lune et sans ami Pierrot, je reprends ma plume et continue ce mot.

L'égalité entre les hommes et les femmes sera-t-elle possible tant que le langage et l'écriture seront sexistes ?

Ainsi, nous avons tous, toutes appris qu'il n'y a pas de marques grammaticales dans notre langue pour désigner la présence d'hommes et de femmes ensemble ; elle nous unit au masculin ! Ce faisant, les femmes disparaissent : "ils font de la recherche" ou existent confusément, par effet de supposition : "ils vont au marché".

Par contre, un groupe de femmes "s'image" parfaitement : "elles plantent des clous pour accrocher leurs tableaux" ; mais qu'un homme les rejoigne et, par la magie du "ils", qui est à la fois le pluriel de tout (les hommes et les femmes) et du seul (les hommes), les femmes n'existent plus "vraiment" : "Ils plantent des clous..." Ainsi, je pose :
groupe hommes + femmes = masculin
groupe hommes = masculin
groupe femmes = féminin

mais comme les femmes ne sont pas "vraiment" absentes, même quand je dis : "ils inventent des armes de plus en plus meurtrières", je corrige : groupe hommes + femmes = masculin + doute sur la présence des femmes.

Ce "doute" renvoie à l'imaginaire : j'ajoute ou non des femmes aux "ils" et cet imaginaire crée des images où nous sommes, au mieux et au pire, du "flou", de l'"incertain".

Ainsi, dès leur plus jeune âge, les filles et les garçons posent sur eux-mêmes des regards tout à fait différents :

"ils", et j'y suis, se disent les gamins "ils" et y suis-je ? se demandent les fillettes.

Ce questionnement constant quant à leur existence dans le groupe des humains n'est sûrement pas de nature à affirmer le "moi" des enfants nés avec un sexe féminin. On pourrait objecter que le "elles" exclut d'office les garçons, ce qu'"ils" ne fait pas aux filles. C'est vrai. Mais l'exclusion, même douloureuse : "elles mangent de délicieuses tartes", est quand même certitude ; je "ne suis pas là" est une autre manière d'être "ailleurs" et cet ailleurs est partout sauf quand elles sont seules.

J'existe partout où "ils" sont, peu m'importe si "elles" y sont aussi ; je suis dans l'Universel, et l'Universel a mon sexe, intériorisent-ils. Je suis seulement mon sexe et dans le doute face à l'Universel, intériorisent-elles.

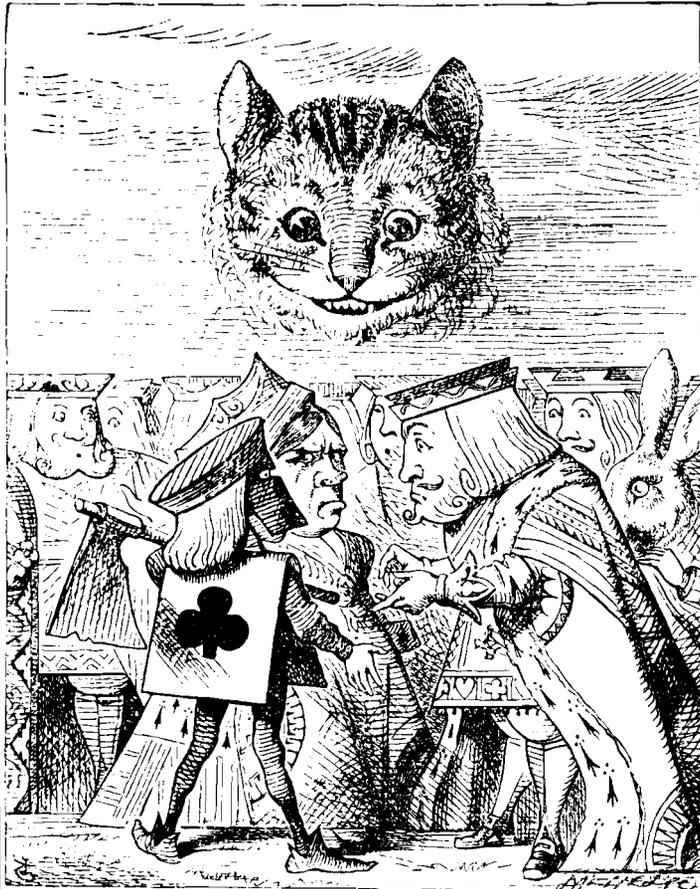
C'est pourquoi les Christiane Olivier, avec leurs guérisons par des regards amoureux des pères sur le sexe de leurs filles et leurs maux par la faute des mères à trop s'extasier sur celui du fiston, me courent, et pas un peu.

Il ne faut pas avoir fait beaucoup de psy (et c'est, vous l'avez deviné, mon cas), pour se rendre compte de l'enjeu du parlé appelé, ô ironie, langue maternelle et je "la pallisserai" en énonçant : "une langue n'est pas neutre quand le neutre est masculin". Alors, faut-il l'inventer, ce neutre ? En avons-nous le pouvoir ? Serions-nous aussitôt les nouvelles "Précieuses" encore plus "ridicules" ?

F.F.

Ce que parler veut dire

P. BOURDIEU



N.B. Cet article n'est ni un résumé, ni un compte-rendu du livre de Bourdieu : "Ce que parler veut dire" mais le résultat d'une lecture qui tente de déceler à travers l'analyse des inégalités sociales face au pouvoir du langage les caractéristiques propres aux inégalités sexuelles face au même pouvoir.

Existe-t-il une différence tranchée entre "parler" et "dire" ? Le dictionnaire n'est pas très clair à ce sujet. A la limite, semble-t-il, il nous permettrait bien de parler sans dire (articuler des sons et des mots) mais non de dire sans parler. Limite incertaine, peu praticable et que Bourdieu tente d'effacer en terme de "vouloir", lequel signifie : "avoir une volonté... un désir... une intention... ou encore un projet" (cf le "Petit Robert"). Y a-t-il escalade ou désescalade dans cette succession de mots chargés de nommer l'un d'entre eux ? Question de contexte...

Mais qu'est-ce qu'un contexte ? Un texte à côté d'un autre texte ? Un morceau de texte ou de phrase à côté d'un autre morceau de phrase ou de texte... l'un se chargeant de la précision ou de la valeur de l'autre, à moins que ce ne soit l'autre qui ne se charge de la valeur ou de la précision de l'un ? Difficile à trancher surtout avec le dictionnaire qui, se nommant lui-même contexte y compris (à la manière d'Heumpty-Deumpty, de Lewis Carroll), échappe à la question.

Bourdieu, en s'attaquant à la parole et au langage et ce au nom des "sciences sociales", pourrait bien effectivement faire de "Ce que parler veut dire" un livre de contextes : ...circonstances ou éclairages externes... assemblage du tisser avec... mesures des pratiques socio-linguistiques... inégalité d'accès à la compétence linguistique... critique de l'idéologie... etc. Il pourrait le faire et il le fait du reste (entre autres).

Reste la question du contexte qui devient texte : qui éclaire qui ? Où est le dehors et où est le dedans dans cette dialectique "interne-externe" de la langue avec laquelle Bourdieu semble se battre. En effet, Saussure l'affirme : "La nature sociale de la langue est un de ses caractères internes".

Si la nature sociale de la langue est interne à la langue, les caractéristiques propres à cette nature dite "sociale" devraient logiquement s'y retrouver. Comment ?

Les définitions formalistes de la langues font généralement état de cette nature sociale du "vouloir dire" quant à son but, à savoir : "la communication à autrui". Noyau subtil qui apparaît dans la structure de la langue en termes de flexions ou d'indices rendant cette communication formellement et idéellement possible (les pronoms personnels par exemple). Aux locuteurs de les utiliser correctement et sans bavure car c'est en tant que système que la langue détient les critères de pertinence susceptibles d'établir la différence entre la correction et la non correction, le légitime et l'illégitime.

Une définition formaliste de la langue fait donc surgir inévitablement le locuteur comme une

sorte "d'homo-linguisticus", cas particulier d'un possible linguistique, lieu de l'erreur ou de la performance (littéraire ou savante par exemple).

Face à lui se trouverait la langue, trésor plus ou moins inépuisable possédée en propriété indivise par tout un groupe y afférent. Dans cette perspective, la différence "parole-langue", "pratiques linguistiques - structure linguistiques" ne poserait de problèmes qu'en termes d'erreur et de correction. Dans cette perspective aussi le "vouloir-dire" se réduirait à un acte de pure communication destiné à être déchiffré à l'aide d'un Code commun (plus ou moins bien possédé), lequel acte pourrait bien apparaître comme obéissant à une sorte de finalité sans fin.

Or le "vouloir-dire" ne se réduit pas à un acte de pure communication car il ne se réalise efficacement dans la parole que s'il est déchiffré c'est-à-dire entendu, compris, accepté voire même obéi. C'est cette pression interne du vouloir qui me semble commander l'ensemble du livre de Bourdieu. C'est elle en effet qui, selon lui, impose dans les échanges linguistiques, les rapports de force qui s'y manifestent ou qui s'y accomplissent.

Unification du marché linguistique et domination symbolique



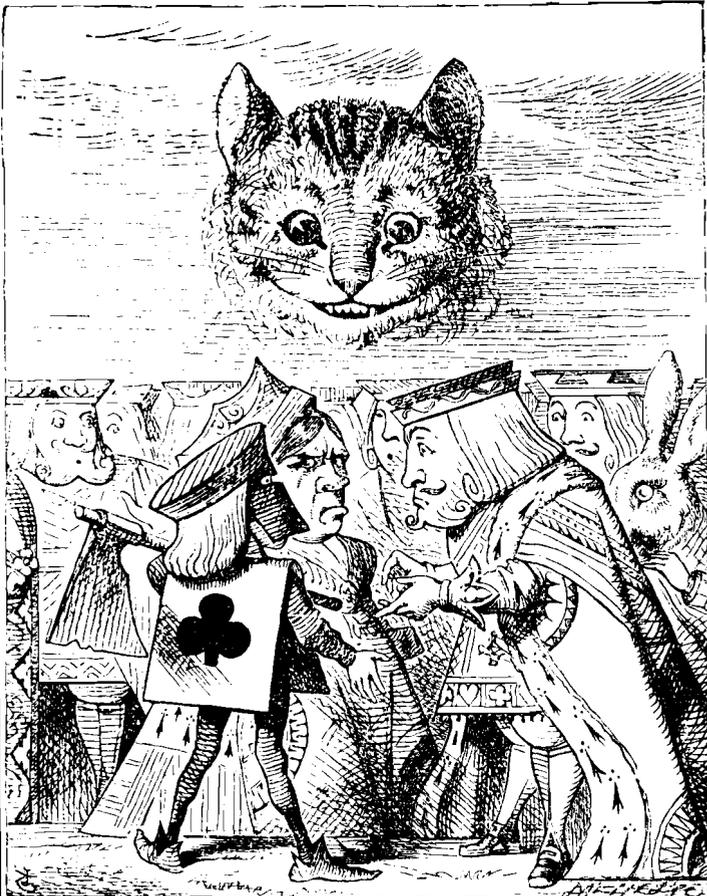
Qu'est-ce que cette Langue "une et indivisible" en dehors de la définition savante de la linguistique ?

Historiquement, l'unification de la langue ou "langue-standard" est liée à l'unification du pouvoir politique donc à l'Etat. Lorsqu'il y a conflit entre deux langues à l'intérieur d'un même Etat, ce conflit a toujours pour enjeu le Pouvoir Symbolique c'est à dire le pouvoir sur la structuration ou re-structuration des schèmes mentaux.

Comment s'exerce ce pouvoir ? Le schéma et connu (cf à ce sujet "Les héritiers" de Bourdieu et Passeron). Le système scolaire est le principal agent ou instrument de l'intégration et de l'unification de la langue. En lui se concentre



Ce que parler veut dire P. BOURDIEU



N.B. Cet article n'est ni un résumé, ni un compte-rendu du livre de Bourdieu : "Ce que parler veut dire" mais le résultat d'une lecture qui tente de déceler à travers l'analyse des inégalités sociales face au pouvoir du langage les caractéristiques propres aux inégalités sexuelles face au même pouvoir.

Existe-t-il une différence tranchée entre "parler" et "dire"? Le dictionnaire n'est pas très clair à ce sujet. A la limite, semble-t-il, il nous permettrait bien de parler sans dire (articuler des sons et des mots) mais non de dire sans parler. Limite incertaine, peu praticable et que Bourdieu tente d'effacer en terme de "vouloir", lequel signifie : "avoir une volonté... un désir... une intention... ou encore un projet" (cf le "Petit Robert"). Y a-t-il escalade ou désescalade dans cette succession de mots chargés de nommer l'un d'entre eux? Question de contexte...

Mais qu'est-ce qu'un contexte? Un texte à côté d'un autre texte? Un morceau de texte ou de phrase à côté d'un autre morceau de phrase ou de texte... l'un se chargeant de la précision ou de la valeur de l'autre, à moins que ce ne soit l'autre qui ne se charge de la valeur ou de la précision de l'un? Difficile à trancher surtout avec le dictionnaire qui, se nommant lui-même contexte y compris (à la manière d'Heumpty-Deumpty, de Lewis Carroll), échappe à la question.

Bourdieu, en s'attaquant à la parole et au langage et ce au nom des "sciences sociales", pourrait bien effectivement faire de "Ce que parler veut dire" un livre de contextes : ...circonstances ou éclairages externes... assemblage du tisser avec... mesures des pratiques socio-linguistiques... inégalité d'accès à la compétence linguistique... critique de l'idéologie... etc. Il pourrait le faire et il le fait du reste (entre autres).

Reste la question du contexte qui devient texte : qui éclaire qui? Où est le dehors et où est le dedans dans cette dialectique "interne-externe" de la langue avec laquelle le Bourdieu semble se battre. En effet, Saussure l'affirme : "La nature sociale de la langue est un de ses caractères internes".

Si la nature sociale de la langue est interne à la langue, les caractéristiques propres à cette nature dite "sociale" devraient logiquement s'y retrouver. Comment?

Les définitions formalistes de la langues font généralement état de cette nature sociale du "vouloir dire" quant à son but, à savoir : "la communication à autrui". Noyau subtil qui apparaît dans la structure de la langue en termes de flexions ou d'indices rendant cette communication formellement et idéalement possible (les pronoms personnels par exemple). Aux locuteurs de les utiliser correctement et sans bavure car c'est en tant que système que la langue détient les critères de pertinence susceptibles d'établir la différence entre la correction et la non correction, le légitime et l'illégitime.

Une définition formaliste de la langue fait donc surgir inévitablement le locuteur comme une

sorte "d'homo-linguisticus", cas particulier d'un possible linguistique, lieu de l'erreur ou de la performance (littéraire ou savante par exemple).

Face à lui se trouverait la langue, trésor plus ou moins inépuisable possédée en propriété indivise par tout un groupe y afférent. Dans cette perspective, la différence "parole-langue", "pratiques linguistiques - structure linguistiques" ne poserait de problèmes qu'en termes d'erreur et de correction. Dans cette perspective aussi le "vouloir-dire" se réduirait à un acte de pure communication destiné à être déchiffré à l'aide d'un Code commun (plus ou moins bien possédé), lequel acte pourrait bien apparaître comme obéissant à une sorte de finalité sans fin.

Or le "vouloir-dire" ne se réduit pas à un acte de pure communication car il ne se réalise efficacement dans la parole que s'il est déchiffré c'est-à-dire entendu, compris, accepté voire même obéi. C'est cette pression interne du vouloir qui me semble commander l'ensemble du livre de Bourdieu. C'est elle en effet qui, selon lui, impose dans les échanges linguistiques, les rapports de force qui s'y manifestent ou qui s'y accomplissent.

Unification du marché linguistique et domination symbolique



Qu'est-ce que cette Langue "une et indivisible" en dehors de la définition savante de la linguistique?

Historiquement, l'unification de la langue ou "langue-standard" est liée à l'unification du pouvoir politique donc à l'Etat. Lorsqu'il y a un conflit entre deux langues à l'intérieur d'un même Etat, ce conflit a toujours pour enjeu le Pouvoir Symbolique c'est à dire le pouvoir sur la structuration ou re-structuration des schèmes mentaux.

Comment s'exerce ce pouvoir? Le schéma est connu (cf à ce sujet "Les héritiers" de Bourdieu et Passeron). Le système scolaire est le principal agent ou instrument de l'intégration et de l'unification de la langue. En lui se concentre



le **code pratique** de la distinction entre le légitime et l'illégitime, code pratique qui s'inscrit en termes de sanctions, récompenses, réussites, échecs... aboutissant finalement à la distributions sélective des diplômes c'est-à-dire à l'institutionnalisation de la compétence. La sélection des compétences, correspondant grosso-modo à la célèbre courbe de Gauss (laquelle se trouve cachée dans la tête de tout enseignant), masque à peine ou avec peine le lien que l'École entretient avec le marché du travail. Instrument du "pouvoir-dire"... glissant vers le "ce que tu peux faire ou pourras faire"... lequel devient tout naturellement "voilà ce que tu es, c'est à dire ce que tu dois être"... l'École est le garant de l'ordre du marché symbolique. C'est elle qui y introduit les notions de rareté et de valeur en dehors desquelles ce marché serait sans intérêt ni profit.

La valeur naît toujours d'un **écart différentiel**: "distingué-vulgaire", "sacré-profane", "intellectuel-manuel", "homme-femme", "élite-masse". L'élite est ce qu'il y a de meilleur (en général un très petit nombre selon la courbe de Gauss! L'élite est donc rare. Son étymologie la rapproche de la notion d'élection, l'élite ne choisit pas, elle est choisie en vertu de ses dons naturels.

Comparée à l'homo-linguisticus idéal de la linguistique, l'élite fait bonne figure, elle est un interlocuteur valable, elle se rapproche donc de cet idéal, peut-être même le dépasse-t-elle déjà dans sa volonté à dire ce qu'elle veut dire ou, selon le célèbre titre d'Austin (Quand dire c'est faire), à faire en disant. Mais que dit-elle? Comment son vouloir peut-il se transformer en pouvoir du seul fait de sa rareté?

Le profit symbolique



Impossible d'analyser ici la notion de Pouvoir. Les élites intellectuelles de tous les bords s'y sont cassé les dents. A chacun son point de vue c'est-à-dire sa compétence. L'élite s'adresse à l'élite, entre en compétition avec l'élite, tour de Babel incompréhensible si on n'y introduisait pas la notion de Profit. Quel est ce profit ou plutôt, quel profit y a-t-il à vouloir parler?

Pour Bourdieu, les discours ne sont pas seulement des signes destinés à être déchiffrés (communication), des signes de richesse symbolique destinés à être évalués ou approuvés (reconnaissance, compétences, diplômes), ce sont aussi des signes d'autorité destinés à être crus voire même obéis (c'est-à-dire suivis d'effets). A la suite d'Austin, Bourdieu nomme cet aspect particulier du "dire", une intention performative.

Austin dans "Quand dire c'est faire", analyse en effet la caractéristique particulière que possèdent certains énoncés qui prétendent être suivis d'effets et ce, avec les plus grandes chances du succès. La limite vers laquelle tend l'énoncé performatif pur serait l'acte juridique qui ressemble souvent à une sentence. En ce sens, le performatif: "je vous condamne à...", prononcé par le juge à l'accusé, réalise dans le présent de la parole un effet futur inexorable. Ainsi en est-il aussi des performatifs du genre: "je déclare la séance ouverte", "Je vous nomme directeur de...", "je te baptise au nom de...", "je déclare la mobilisation générale" ou encore le "oui" fatal du mariage... je prends cette femme pour épouse (aussitôt dit, aussitôt fait).

Bien entendu, moi ici présente dans cet article, je ne saurais décréter la mobilisation générale quels que soient ma compétence linguistique, mon désir ou ma volonté à ce sujet et ce, parce que (selon le vocabulaire d'Austin), je ne suis pas dans les "conditions de félicité" pour le faire "avec bonheur".

Les conditions de félicité dont parle Austin peuvent être multiples. Dans les exemples cités ci-dessus, ces conditions ne se trouvent pas dans la signification de la phrase prononcée mais dans l'**autorité reconnue** de celui qui énonce en lieux et circonstances déterminés. C'est donc l'autorité reconnue qui fait acte dans l'énoncé, type de reconnaissance qui trouve son modèle dans l'**institution**. La parole du juge, du prêtre, du professeur ou du médecin par exemple, n'a d'efficacité ou d'effet que par son lien plus ou moins affirmé à l'institution qui lui délègue le droit de parole et ce, à des degrés divers.

Le performatif austinien n'est cependant pas nécessairement lié aux conditions institutionnelles de sa réussite (par exemple: "je parie que..." ou "je promets que..." n'est pas lié dans son effet à un pouvoir institutionnel quelconque). L'intérêt de cette notion est de nommer à l'inté-

rieur de tout acte de parole pris dans sa totalité (interlocuteurs et circonstances) un aspect du dire lié à l'effet de ce dire donc justement un "vouloir dire". Or ce "vouloir" ou ce "faire" ne se caractérise pas par sa valeur de vérité ou d'erreur (la signification de ce qui est dit, par exemple: "la séance est ouverte") Austin l'affirme, un performatif est heureux ou malheureux selon qu'il réussit ou échoue.

"Bonheur-Réussite" contre le Malheur-Echec"... n'est-ce pas là le **profit symbolique** ardemment désiré? De ce point de vue le comportement de l'homo linguisticus est pour le moins étrange et pourrait nous conduire tout droit vers Freud... le désir, le rêve, la censure ou la formation de compromis... Mais l'homme du rêve est seul. Il profite donc tout seul. A peine éveillé le voilà confronté à un autre homo linguisticus qui (si ça tombe mal) proclamera haut et court: "qu'on lui coupe la tête" (comme la Reine Rouge de Lewis Carroll). La réussite assurée d'un tel performatif étant liée à l'acte d'institution (condition optimale de félicité), le détour par l'institution en vaut sans doute la peine et peut fonctionner ici comme **modèle** accompli du "Quand dire c'est faire".

Le langage autorisé : l'acte d'institution

Ce n'est que partiellement que je peux aborder ici le passage que Bourdieu consacre à l'acte d'institution. Je me contenterai donc d'une lecture particulière, axée du reste presque entièrement sur un exemple concernant l'institutionnalisation de l'acte de **nomination** lié à l'écart différentiel propre au **fait sexuel**.

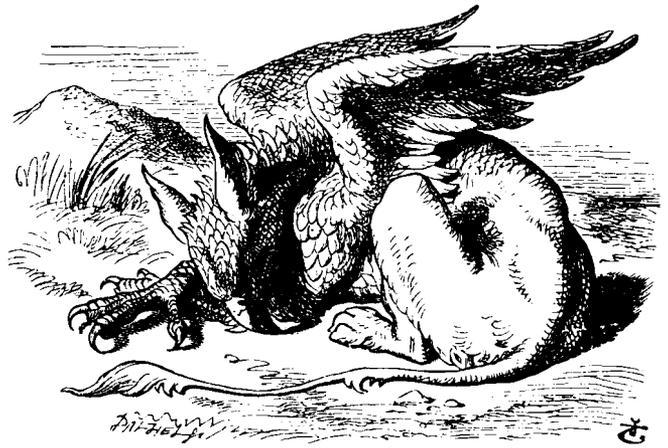
Pour Bourdieu, l'essentiel de l'acte d'institution ou des "rites d'institution" serait de **consacrer** comme légitimes une limite... une frontière... une division... constitutives d'un ordre social déterminé. Cet acte, qu'il soit ou non lié à des différences pré-existantes (biologiques, sexuelles, âge, aptitudes etc...), est un acte symbolique constitutif d'un ordre symbolique chargé en quelque sorte de nommer, de signifier ou d'ordonner une réalité par elle-même insignifiante ou susceptible de significations multiples.

L'acte d'institution est donc largement arbitraire. Possible parmi d'autres possibles, il fonde ce que Durkheim appelle une forme de "délire social bien organisé".

Tout ordre symbolique se constitue en termes d'écart différentiel, l'acte d'institution **consacre** cet écart ou cette différence comme **frontière** entre le "dedans-dehors" "l'inclus-l'exclus, "l'interne-l'externe".

En analysant le rituel Kabyle de la circoncision par exemple, Bourdieu montre clairement qu'au fond celui-ci sépare le jeune garçon, non pas tant de son enfance (rite de passage) que de la Femme-Mère et par là-même du monde féminin qui lui est associé (l'humide, le vert, le cru, le lait, le fade, la lune... etc)

Il y a, me semble-t-il, **deux mouvements** dans cet acte d'institution de la différence propre au fait sexuel.



N.B. Cette prescription ou codification des conduites peut se retrouver dans le Dictionnaire : "institution du sens légitime" et, me semble-il, assez performatif quant aux définitions des différences aussi bien sociales que sexuelles. Le mot "féminité" par exemple représente à lui tout seul tout un programme de vie lequel passe dans le "Robert" par une sélection d'utilisation ou d'emploi du mot "femme" dans le langage quotidien, savant ou littéraire. (utilisation dans le dictionnaire ou utilisation sur un marché d'échanges sexuel et économique ?) J'ai remarqué que le mot "féminité" rencontrait assez curieusement une sorte de doublet magique dans son opposition à "masculinité" d'une part (écart différentiel attendu) mais aussi : "virilité". Or ce doublet "masculinité-virilité" n'est pas une redondance, les deux définitions ne se recouvrent pas. On serait tenté de croire, en suivant plus ou moins la "performance-performative" du dictionnaire à ce sujet, que la "virilité" serait la vérité de la masculinité, son essence sociale, donc en quelque sorte : l'homme vrai du mythe Kabyle. Cette particularité structurale de la langue (française ?), tient sans doute à l'asymétrie de départ existant entre les définitions de l'homme et de la femme ; asymétrie d'une opposition entre l'essence générale présumée de l'un et la particularité singulière de l'autre. Ici aussi, apparemment, il s'agit de tout un programme... : général...particulier, "ordre et loi dans l'indifférencié ou le chaos. Aristote a écrit quelque part que la Matière désire la Forme, comme la Femme désire l'Homme. Du dictionnaire à la Culture il n'y a qu'un petit pas. L'acte de nomination sexuelle y devient épaisseur signifiante qu'une série de dualités assume comme par un enchantement logique : dialectique "matière-forme", "matière-

esprit", "corps-raison", "nature-culture", "immédiateté-distance", "concret-abstrait", "passivité-activité", "masochisme-sadisme,, et pourquoi pas la dialectique oedipienne, instituée contre la menace du chaos (Femme-Mère) et ce, en terme de Phallus loi (Freud) ou encore, ce qui revient au même, du NOM du Père (Lacan), lequel Nom, selon lui n'a rien d'historique puisqu'il permet de processus de l'Histoire historiquement parlant...

Dans cette 'épaisseur-culturelle-signifiante apparaît donc sous le nom assez prestigieux de "dialectique", quelque chose qui ressemble à une logique sexuée de l'échange.

Le clivage des sexes apparaissant dans le clivage des conduites prescrites dans l'échange et soutenu du reste par une Culture qui les "sublime" sans les désexualiser pour autant, semble organiser également les divisions propres aux classes sociales. A ce sujet, je renverserais volontiers l'ordre des priorités adopté assez facilement par Bourdieu, ordre de priorité où le groupe "femme" se retrouve invariablement entre parenthèses et ce, dans le voisinage, (assez sympathique du reste) des Bretons, Basques ou Québécois ; des homosexuels, écologistes ou marginalités d'essence sociale variable ou particularistes... Le groupe appelé "femme", n'a rien de minoritaire statistiquement parlant. Quant aux classes sociales, il est assez facile de lire dans le processus de domination, la prise de pouvoir de la Raison dominante sur une Matière première qui exécute.

Quel que soit du reste le point de vue adopté, on peut s'apercevoir que l'ordre symbolique qu'instaura et re-produit l'institution peut, grosso modo, se confondre avec ce que Bourdieu appelle le

D'une part, un acte de nomination, acte qui semble sous-entendre non seulement : "cet homme est un homme" (biologiquement il l'est depuis la naissance), mais "cet homme est un vrai homme" ce qui ne semble pas aller de soi puisqu'il y a passage par le rite et consécration institutionnelle.

Le premier sens du rite est donc bien de nommer quelqu'un en lui signifiant son identité (fils de...), sa place dans l'ordre social, son type d'appartenance, bref une essence sociale. Sans nom, pas d'identité possible donc pas d'échanges possibles. On n'échange pas du même, l'échange implique un minimum de différence. En ce sens, l'acte d'institution est un acte de différenciation signifiante qui rend l'échange possible.

Cependant, et c'est le deuxième mouvement de l'acte institutionnel, on s'aperçoit que l'essence sociale ainsi assignée, se vérifie autant par tout ce qu'elle désigne que par tout ce qu'elle rejette. Le mouvement de différenciation est d'emblée un mouvement "d'inclusion-exclusion" Bourdieu ne nomme pas les caractéristiques du "vrai" homme Kabyle, mais ce que l'on sait, c'est qu'il ne peut être : ni vert, ni cru, ni humide, ni fade, ni lune etc... Ici, l'acte de

différenciation sexuelle se spatiale, se territorialise, occupant en quelque sorte plusieurs lieux à la fois, dans ce qu'une métaphore (assez suggestive du reste) appelle en général le Corps Social. On assiste donc dans le passage du fait sexuel à la sexualité comme modalité d'échange, à un enjambement du sexuel dans le non sexuel ou, ce qui est peut-être plus exact, à une sexualisation du Corps Social lui-même.

La caractéristique performative de l'acte d'institution à savoir : "sois ce que tu es c'est-à-dire ce que je dis que tu es", n'est donc pas seulement un droit d'être c'est-à-dire un accès à l'existence sociale elle est surtout un "devoir être" lié à l'interdit.

Concrètement, ce "devoir-être" est une prescription sociale de conduites à suivre. A travers lui, il est possible d'établir, me semble-t-il, un lien entre tout acte de nomination institutionnelle et le "Verbe" ou "l'Agir". Conduites individuelles ou choix de vie, actes de parole familières ou publiques, dans un cas comme dans l'autre, l'agir suit socialement le trajet institutionnel du permissif et de l'interdit, c'est-à-dire de la Censure.

"langage autorisé" ou le "langage d'autorité". Produit normalisé et institution du sens légitime, celui-ci, en **structurant** la perception que les individus et les groupes ont d'eux-mêmes et du monde social, **construit** en fait cette réalité sociale selon le rapport de force qui l'ordonne.

C'est pourquoi Bourdieu parle, non d'une logique (formelle) de l'échange, mais bien d'une **économie** des échanges. Economie où chaque différence, qu'elle soit sexuelle ou sociale, se définit sur un marché en termes de "valeur". Valeur liée aux critères de pertinence ou indices sélectifs retenus pour les contenir, critères qui, comme on l'a vu, semblent singulièrement cotés (comme on cote en Bourse), mais critères qui sont aptes à fonctionner sur un marché selon la cote imposée. Or ce marché est tout à la fois sexuel, économique et linguistique. Comment selon Bourdieu fonctionnerait-il ?

La reproduction de l'institué : sanction et censure

J'ai laissé l'homo linguisticus devant une alternative douloureuse où la "vérité-erreur" de son dire, glissant imperceptiblement vers le dilemme "réussite-échec", "bonheur-malheur", ce qui bien entendu le lie irrémédiablement à la légitimité c'est-à-dire aux con-

ditions sociales de réussite. Que va-t-il faire face aux lois du marché dit "symbolique", aux valeurs cotées, à la rareté (avant garde), à la concurrence des élites, aux sanctions de tous genres qui vont de l'affront psychologique à la mé-connaissance sociale jusqu'à l'inexistence sociale sans repère d'identité possible? Peut-être, cet homo linguisticus va-t-il se comporter grosso-modo comme son cousin l'homo economicus (capital symbolique-profit). C'est ici que la question des énoncés performatifs reçoit tout son poids. Car le marché économique ne ressemble pas tout à fait au marché symbolique. Cent francs valent cent francs. Mais un énoncé grammaticalement correct (qu'il soit vrai ou faux) ne vaut pas un autre énoncé grammaticalement tout aussi correct (qu'il soit vrai ou faux). Le contenu pensez-vous...? pas même...! L'efficacité symbolique de la parole, le fait qu'elle soit **entendue, crue, ou même obéie**, dépend du lien affirmé et reconnu que celui qui la prononce entretient avec les lieux institutionnalisés de la Légitimité et de l'Ordre qu'elle implique (constatation qui vaut autant, sinon plus pour la forme que pour le contenu). La course au Profit symbolique passe donc par la **Course à la Légitimité** c'est-à-dire au droit d'être entendu et

cru, donc au droit d'agir sur les pratiques sociales (à commencer par voir sa propre pratique acceptée donc couronnée de succès).

Cette affirmation peut paraître grossière. Elle l'est du reste à la manière d'un dessin général destiné à être travaillé au niveau du détail.

A première vue sans doute, l'utilisation que Bourdieu fait du "performatif", ne semble pas couvrir l'analyse qu'en fait Austin. Conçu essentiellement comme parole autorisée, socialement marquée par l'institué, le performatif de Bourdieu pourrait masquer une découverte importante d'Austin à savoir: "la **valeur illocutionnaire**" du performatif et finalement de tout acte de parole.

Globalement, la valeur illocutionnaire se définit pour Austin comme une **modalité particulière de l'acte du dire**. Parler est un acte bien sûr et cet acte, à première vue, apparaît comme le fait de dire quelque chose, que cette chose soit vraie ou fausse (acte de locution pour Austin). Parler peut aussi avoir des conséquences. Il se peut en effet qu'en disant simplement à quelqu'un: "il pleut", je déclenche chez lui une conduite plus ou moins imprévisible du reste. Soit il cherche son parapluie, soit il s'assied... demande un verre et prétend ne sortir qu'après l'averse, soit encore il appelle un taxi... Ce type de conséquences, bien que provoqué par mon information, ne fait cependant pas exactement partie de ma parole (acte de perlocution pour Austin).

Enfin, et c'est peut-être l'aspect le plus difficile à percevoir, l'acte de la parole produit quelque chose en disant, type d'acte qui nomme l'agent ou le sujet de la parole comme **modalité du dire** (valeur illocutionnaire). Somme toute en disant: "il pleut", je ne déclenche un certain type de conduite appropriée que parce que je l'affirme (implicitement). J'aurais pu dire: "je pense que... ou je crois que.. ou on m'a dit qu'il pleut..." et déclencher un autre type de conduite, celle de la vérification par exemple. En ce sens, ...douter, analyser, décrire, croire, promettre, ordonner, opposer, placer, calculer, empêcher, nier, demander, jurer, parier

etc... sont des modalités du dire ou du vouloir dire présentes (implicitement ou explicitement) comme acte ou **position** du sujet dans sa parole (quel que soit du reste le contenu de celle-ci).

Naturellement, cette modalité n'est ni vraie ni fautive en soi, elle est avant tout "**verbe**" donc sujet du verbe (grammaticalement). Nomme-t-elle vraiment le sujet de la parole? Oui et non. Dans son analyse du "Quand dire c'est faire", Austin insiste tout particulièrement sur l'impossibilité d'analyser le langage en dehors des circonstances, précises dans lequel il fonctionne, engageant de ce fait aussi bien le moment du discours que les interlocuteurs à qui il s'adresse. La modalité illocutionnaire de la parole nomme donc d'emblée l'acte du sujet (sinon le sujet lui-même) en **terme d'échange**, c'est pourquoi, une de ses caractéristiques fondamentales est qu'il doit être produit conformément à une convention.

A sa manière, Bourdieu reprend le programme austinien, bien que dans son analyse, la convention du langage suive le trajet particulier aux sociologues... trajet qui est celui du rapport social, de ses structures, fonctions et conditions de production; rapport social qui indique "circonstances et interlocuteurs" (style austinien) selon leur position respective sur un Marché de l'Echange. C'est pourquoi, je pense pouvoir avancer ici que la **modalité illocutionnaire** proprement austinienne de la parole se conduit chez Bourdieu en terme non seulement de **légitimité** (ou de course à la légitimité) mais aussi de **censure**.

Quelle censure? La difficulté qu'il y a à tenir un discours sociologique sur la parole, tient au fait que chaque individu s'autorise du droit de parole, quitte à l'exercer pour lui tout seul si personne ne l'écoute. L'autorité, la légitimité, peut le réduire au silence avec son cortège de sanctions, il préserverait cependant ce que Dostoïevski à travers la bouche de Goliadkine appelle son "quant à soi" (cf.: "Le Double"). Ici la censure de l'autorité reste **externe**, elle vise des contenus incompatibles avec la légitimité (les dictatures par exemple).

Il existe un autre type de censure



où Légitimité et individu sont en quelque sorte complices. Cette censure est liée au **marché de l'échange** symbolique comme tel, c'est-à-dire aux positions sociales réparties sur ce marché comme des pions sur un jeu d'échecs. Ici la censure, plus insidieuse et plus invisible que la première, ne porte pas nécessairement sur un contenu incompatible avec la légitimité, mais sur les règles ou formes de l'échange comme tel. Censure interne donc ou **auto-censure** qui ressemble souvent à un calcul plus ou moins conscient (profit, anticipation des profits, réussite, échec) et dont le résultat pourrait s'appeler selon un terme freudien, : "formation de compromis". Basée sur le consensus et la croyance interne à ce consensus, on l'aperçoit surtout comme forme de **complicité** pratique c'est-à-dire comme une "concession que l'on accorde à un univers social donné par le fait d'accepter de s'y rendre acceptable".

Enfin, il existe un troisième type de censure lié à l'acte d'institution, lequel nous a amenés à un tout autre état ou niveau de la parole qui est celui de l'identité et de la nomination. Ici la censure est **structurale**, interne au champ linguistico-social lui-même. C'est la plus efficace car elle s'inscrit à l'état de pratique dans une essence sociale "**quasi incorporée**" (c'est le Verbe fait chair de l'Évangile à moins que ce ne soit l'inverse). Cette censure n'a pas besoin de s'exercer sur un contenu, elle n'a pas de contenu, elle est une **exclusion** et reste de ce fait **impensée**.



Ces trois modes de censure peuvent s'exercer à des degrés divers dans les rapports d'échanges privés, sexuels, familiaux, professionnels ou publics. Entre individus plus ou moins homogènes (amis, café, cercle etc...) la tension de la censure se relâche. Dans les relations **dissymétriques** par contre, elle s'accroche au sens le plus proche de la relation tacite qu'elle entretient avec le pouvoir institué : relations "homme-femme", "patron-employé", "parent-enfant", "spécialiste-quadam" etc... (elle s'y accroche... obéit ou conteste... mais le refus, l'obéissance ou le compromis, ne sont que des modalités individuelles de référence à l'ordre légitime que le curieux concept sociologique "d'anomie" est susceptible d'éclairer).

Quant au 3^{ème} type de censure, peut-être n'apparaît-il vraiment dans son résultat qu'à travers le processus de l'**Histoire**, Qui parle ? Qui a la parole ? Qui fait l'histoire ? et **qui est parlé** par l'Histoire ? (Mémoire sans mémoire des femmes et dépossession objective des classes dominées).

De ce point de vue, le social serait bien présent dans la Langue une et indivisible des linguistes, non comme source d'**hétérogénéité** qui cependant est la caractéristique du social, mais comme principe de **légitimité**. C'est moi qui avance cette thèse et non Bourdieu. Je l'avance comme femme car si la dialectique externe à la langue concerne les inégalités d'accès au Capital Symbolique, la dialectique **interne** de la prise de parole concerne, elle, l'hétérogène comme tel, hétérogène réduit à l'homogène de la légitimité et dans lequel on retrouve bien sûr tous les groupes dominés mais surtout et particulièrement les femmes quelle que soit leur appartenance sociale (donc leur accès au capital symbolique).

Des conduites individuelles aux conduites collectives sinon même à l'impact dans l'histoire il y a donc **circularité**, piège du constitué et poids du symbolique lié essentiellement aux modes de l'échange lequel passe par ce que j'ai tenté d'appeler "**la valeur illocutionnaire du Nom**". Nom qui est un verbe ou un agir.

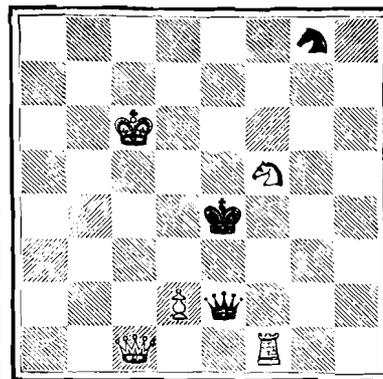
La transgression symbolique : Heumpty-DEMPTY

Cette analyse assez pessimiste du poids du constitué dans l'**économie** des échanges chez Bourdieu, nous livre en quelque sorte une vision assez exacte des rapports de force qui s'y jouent.

Cette analyse s'accompagne tout naturellement d'une critique acerbe de tout **formalisme** quel qu'il soit et particulièrement de celui que véhicule ces discours de "performance-autorisée" que sont les sciences humaines. La science est-elle descriptive ou prescriptive (performative) ? En général elle est à la fois l'une et l'autre puisqu'en décrivant (découpage des frontières), elle prescrit, nomme ou institue le fait humain et social. Mais que décrit-elle ? Ne serait-ce pas souvent le constitué dans son résultat ?

Pour le propos de cet article, un bon exemple de ce **cercle vicieux historico-social du constitué** peut apparaître, me semble-t-il, dans les analyses multiples, variées et finalement largement mythologiques, concernant "**La**" sexualité féminine. Qu'est-ce que la Sexualité Féminine... cette sorte de continent noir selon l'expression de Freud ? Serait-elle celle qui s'oppose ou se différencie de la sexualité masculine ? Pas du tout. La sexualité féminine est celle qui nécessairement se nomme dans et par la structure "Oedipienne" (Phallus, Nom du Père...). Car l'oedipe n'apparaît pas dans les sciences humaines comme ordonnant la sexualité masculine, mais bien la **sexualité comme telle** c'est à dire (formellement) le passage obligé de la nature à la culture. Or ce passage n'est pas a-historique : **le sens n'a pas d'origine, il est construit**. Si ce passage est construit par l'Oedipe, les sciences humaines découvriront l'oedipe partout... ce n'est pas difficile !

N.B. "La structure oedipienne indique assez exactement la **place** de la femme dans le dictionnaire. Place qui est **Position de Langage de la féminité** dans sa rencontre avec cette sorte de doublet magique qu'est la **masculinité** : le sexe d'une part, et la **virilité** : valeur symbolique du Phallus et du Nom du Père de l'autre. Valeur symbolique ou symbolique de la valeur sur le marché de l'échange ?



Quoi qu'il en soit de la "**Valeur**" de cet exemple, pour Bourdieu le "formalisme" et la "neutralité" dite axiologique des sciences humaines aboutissent le plus souvent à une sorte de "**naturalisation des produits de l'histoire**". Naturalisation d'autant plus naturelle qu'on utilise le langage de la nature pour la confirmer (sexe, dons, aptitude etc...)

Les conduites de transgressions ou de violence symbolique sont-elles des réponses possibles à la censure ? La transgression apparaît, me semble-t-il, chez Bourdieu comme un problème à double face.

D'une part en effet, Bourdieu remarque que les groupes dominés sont peu aptes à opérer les violences ou transgressions symboliques, il ajoute de plus que ceux-ci "engagent souvent dans leur discours ou leurs actions destinés à subvertir l'ordre dont ils sont les victimes, les mêmes principes de division qui sont à l'origine de cet ordre". (Au sujet de cette difficulté qu'auraient les groupes dominés à opérer des transgressions symboliques, je pense à la célèbre phrase de Freud concernant le peu de sublimation dont la femme serait capable...!)

En fait, les transgressions ou violences symboliques apparaissent le plus souvent "comme un privilège qui consiste à prendre des libertés avec ses privilèges"...encore faut-il avoir des privilèges ! (cf la Duchesse de Guermantes chez Proust). Celui qui est sûr de son identité culturelle ou sexuelle peut jouer avec la règle, déplacer les frontières, bref jouer avec le feu... Il a tout intérêt du reste à le faire, c'est-à-dire à dépasser ce qui est déjà acquis vers les Profits Symboliques sub-

stantiels de la transgression (avant-garde intellectuelle, artiste ou savante).

De quelle transgression symbolique s'agit-il ici ? Sans doute de celle qui s'inscrit en termes d'écart différentiels creusés dans la Culture elle-même ou, en d'autres mots : "de ce mouvement perpétuel dont le centre est partout et nulle part... l'essentiel étant de maintenir l'écart qui est au principe de la course". (L'avant-garde comme chacun le sait est celle qui voit le plus loin, plus loin que quoi ?)

Le mot "transgression symbolique" a cependant un autre sens pour Bourdieu, sens plus politique et, me semble-t-il, intimement lié à l'éthique, ou, selon son expression, "...à la discontinuité existant entre les évidences silencieuses de l'éthos et les bavardages publics du logos". Peut-être en effet, existe-t-il un lien très profond entre la logique du sens et l'éthique, en dehors de quoi tout discours humain pourrait paraître vain. Ce sens politique de la transgression est une pratique de la lutte. C'est la révolte qui déplace les frontières instituées du sens légitime et de la domination. Que la lutte politique soit liée à la parole et à la prise de parole (entendue, crue sinon même obéie) personne ne le contestera. Bourdieu reconnaît ici le pouvoir constituant du langage, pouvoir qu'on a vu à l'oeuvre dans l'acte d'institution. Il y a des mots qui dévoilent et d'autres qui désenchantent.

J'aime assez l'exemple que Bourdieu nous donne à ce sujet concernant un mot comme "paternalisme" lequel a fait des ravages en jetant un soupçon sur tout ce qui enchantait la relation de domination et particulièrement celle qui sévit dans le groupe domestique qu'est la Famille.

Un autre exemple du pouvoir constituant de la parole est celui de Marx. La thèse marxiste concernant la "lutte des classes" par exemple, peut être entendue à la fois comme descriptive, dans son nouveau mode de découpage des frontières, mais aussi comme prescriptive ou performative en ce sens que, transformant la représentation du monde social, elle transforme du même coup le monde social lui-même et rend possible de nouvelles pratiques.

Le lien entre la lutte des classes et le féminisme est à ce sujet très évident. Sans doute, ce lien existe-t-il surtout au niveau du mot "lutte", quelle que soit cette lutte, puisque les enjeux du féminisme et ceux de la lutte des classes ne sont pas les mêmes.

Mais la lutte n'est pas seulement une pratique, elle fait partie du discours lui-même comme la face cachée de l'ordre. C'est cette notion de lutte qui est évacuée du discours légitime lequel est porté par un corps de spécialistes qui régulièrement l'élude en termes de "scientificité" ou de "neutralité axiologique". On pourrait, en empruntant le vocabulaire de cet article, penser que cette "neutralité du discours de la compétence" représente sa valeur ou plutôt sa "force illocutionnaire" qui, sous couvert de généralités (scientifiques) ou d'universalisation (intellectuelle), est suffisamment performante pour masquer une variable cachée à savoir : le rapport des forces qui s'y accomplit. En ce sens, la dialectique que veut imposer le discours légitime de la neutralité est bien celle de l'équivoque entretenue entre : impartialité-partialité, neutralité-lutte, donc universalité d'une part et particularisme de l'autre. C'est pourquoi, face au discours neutralisant de la compétence (les sciences humaines par exemple), le discours féministe (comme tout discours de luttés) glissera tout naturellement au rang de "dialecte" nécessairement lié au particularisme de son propos (les femmes !) donc suspecté de partialité. Ce dialecte est autorisé du reste par une sorte de "stratégie de la condescendance". Chacun n'a-t-il pas le droit de parler ? Ici aussi il y a, dans la neutralité axiologique des discours autorisés, une sorte de dénégation de la lutte en tant que lutte par le respect plus ou moins affiché de l'adversaire, lequel bien sûr n'en est pas vraiment un sur le marché de l'échange. Ce n'est pas ce qu'un discours féministe dit qui est nié ; statistiques à l'appui n'importe quel sociologue pourrait aussi le dire. Ce qui est nié c'est sa position non neutralisante dans la dénonciation des modes d'échange et du pouvoir. Position de lutte donc et position d'autant plus rejetée qu'elle est portée par des femmes et semble de ce fait contraire aux règles du juste milieu, de la bienséance ou du bon goût. Cette censure va tellement loin que les femmes qui entrent en termes de compétences scientifiques, professionnelles ou culturelles dans le discours de la légitimité, se séparent souvent (non pas toujours) de cette sorte de dialecte qu'est le féminisme et ce, non pas nécessairement au nom d'une neutralité axiologique souvent mal vécue, mais au nom de la valeur de généralité et d'universalité qu'elle est censée couvrir. Pour une femme, cette valeur est acquise de haute lutte (cf. non seulement sa place dans le dictionnaire, mais aussi sa

position sur le marché de l'échange). Pas de transgression possible à ce sujet à moins de retomber, socialement parlant, dans le particularisme du dialecte.

En ce sens, "Ce que parler veut dire" est aussi et en même temps : ce que parler ne dit pas ou ne veut pas dire... Ordre et Pouvoir symbolique ou Symbolique du

pouvoir et de l'ordre... Violence symbolique ou Symbolique de la violence ? Si un des sens de l'institué est bien de nous indiquer que l'autorité ou l'ordre advient au langage par un "en dehors" du langage, Heumpty - Dempty de Léwis Carroll en est bien son plus singulier interprète, c'est avec lui que j'aimerais terminer cette histoire...

(Passage d'Heumpty-Deumpty)



«Je ne sais ce que vous entendez par "Gloire"», dit Alice. Heumpty Deumpty sourit d'un air méprisant. «Bien sûr que vous ne le savez pas, puisque je ne vous l'ai encore expliqué». J'entendais par là : un bel argument sans réplique. «Mais "gloire" ne signifie pas un bel argument sans réplique», objecta Alice. «Lorsque moi j'emploie un mot, répliqua Heumpty-Deumpty, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus, ni moins». «La question, dit Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire». «La question, riposta Heumpty-Deumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout». Alice était trop déconcertée pour ajouter quoi que ce fut. Au bout d'une minute, Heumpty-Deumpty reprit : «...ils ont un de ces caractères : je parle de certains d'entre eux - en particulier des VERBES, ce sont les plus orgueilleux. Les adjectifs, vous pouvez en faire tout ce qu'il vous plaît,

mais les verbes ! Néanmoins je suis en mesure de les mettre au pas, tous tant qu'ils sont ! IMPENETRABILITE : voilà ce que, moi, je déclare...» «Voudriez-vous me dire ce que ce mot signifie», s'enquit alors Alice. «Par impénétrabilité, j'entends que nous avons assez parlé sur ce sujet et que vous feriez bien de m'apprendre ce que vous avez l'intention de faire à présent, si, comme je le suppose, vous ne tenez pas à rester ici jusqu'à la fin de vos jours...» «C'est faire signifier vraiment beaucoup à un seul mot», fit observer Alice d'un ton méditatif. «Lorsque j'exige d'un mot pareil effort, dit Heumpty-Deumpty, je lui octroie toujours une rémunération supplémentaire...»

(...encore l'homo economicus !)
Maguy Frimat

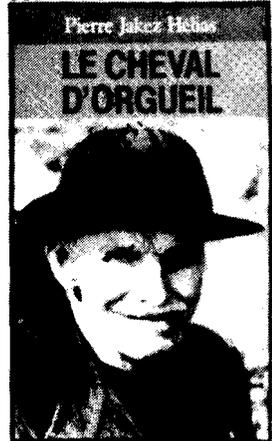
Illustrations
John Tenniel

1. "Ce que Parler veut dire"
P. BOURDIEU
Ed FAYARD
2. "Quand dire c'est Faire"
AUSTIN
Ed. SEUIL
3. "De l'autre côté du miroir"
Lewis CARROLL
Trad. Parisot

Sexisme ordinaire au pays Bigouden



COLLECTION TERRE HUMAINE



Il y avait eu ce soir là un très bel exposé de Martine Ségalen à l'Université des Femmes sur le rapport Familles/Pouvoirs. Elle avait parlé entre autres choses du pouvoir des femmes dans la société paysanne ancienne, pouvoir qui tenait à leur place dans le processus de production agricole, à leur disposition de l'argent par les ventes au marché, à leurs savoirs propres concernant la santé et la vie domestique.

Je lui fis observer que tous ces pouvoirs reconnus aux femmes, je les ressentais plutôt comme des devoirs, comme une multitude de tâches à accomplir, et je citai en exemple l'impression de servitude et de domination des femmes qui m'était restée de la lecture récente du "Cheval d'Orgueil" de Pierre Jakez Hélias. Ma réflexion tombait au plus mal, me dit Martine Ségalen, car la société du pays Bigouden, justement le lieu de sa recherche ethnologique personnelle, est l'une de celles où le pouvoir des femmes est le plus grand. On ne pouvait sûrement pas tirer du "Cheval d'Orgueil" cette impression de prééminence absolue des hommes.

Je restai perplexe. Comment en étais-je arrivée à perdre toute

lucidité dès qu'il s'agit des femmes? Si je m'accorde assez bien de l'extrémisme chez les autres dans la mesure où il secoue les passivités naturelles, je préfère pour moi-même garder la tête plus froide.

Et pour conforter les dires de Martine Ségalen, voici que me saute aux yeux, parmi les livres nouvellement arrivés, "Le Matriarcat Psychologique des Bretons" de Philippe Carrer. Je m'y plonge aussitôt. Philippe Carrer ne prétend pas que la société Bretonne soit matriarcale au sens général du terme. Toutefois, il s'agit d'une population d'origine Celte, une société de type patriarcal mais où la femme jouissait d'une liberté et de droits très supérieurs à ceux de la femme germanique ou romaine de la même époque, et même très supérieurs à ceux de la femme française du début de ce siècle (p. 45/46).

Il lui resterait de cette origine un matriarcat au sens psychologique, c'est-à-dire en ce qui concerne le pouvoir et l'influence réels de la femme au sein du couple et de la famille. Cette thèse soutenue par l'auteur serait confirmée par des séries de tests psychologiques passés dans les écoles et une récente thèse de doctorat serait venue en apporter la démonstration scientifique.

Si donc sur le plan juridique la femme Bretonne jouit des seuls droits accordés aux autres Françaises, et si sur le plan social elle reste très nettement défavorisée, sur le plan psychologique elle dominerait très souvent un homme dévalorisé à la fois dans sa culture bretonne, niée ou assortie de connotations peu flatteuses, et dans son état de paysan infériorisé au sein des sociétés industrielles. Et cette distorsion entre les statuts juridiques et sociaux d'une part et le statut psychologique d'autre part entraînerait des tensions névrotiques auxquelles l'homme Breton réagirait en particulier en se réfugiant dans l'alcool (les cinq départements de la Bretagne historique battent le record mondial d'alcoolisme!). C'est en fait le propos essentiel du livre que d'établir un lien entre

l'alcoolisme et la domination psychologique de la femme assortie à une adaptation difficile de la population Celte aux différentes invasions culturelles qu'elle a subies au cours des siècles.

Parler de matriarcat semble d'ailleurs excessif et l'auteur parle plutôt de "matricentrisme". Il note que "plus fréquemment qu'ailleurs, la femme Bretonne (est) davantage mère qu'épouse, ce qui a pour résultat d'accroître ses charges et ses responsabilités, mais aussi son pouvoir dans le cadre de la famille. (p. 67)

Avec les charges et les responsabilités, je retrouvais le sens de mon intervention, mais il y avait aussi le "pouvoir" et je ne perdais pas de vue "Le Cheval d'Orgueil", un livre, dit Philippe Carrer "où l'on peut constater que les femmes bigoudènes du début de ce siècle s'y entendaient très bien pour maintenir une autorité et un prestige sans commune mesure avec ce que leur concédait le Code Civil". (p. 46)

J'ai donc repris mon "Cheval d'Orgueil" dans sa petite Collection de Poche, et je l'ai reparcouru, bien décidée à y trouver ce qui m'avait échappé en première lecture. J'y ai trouvé quelques notations certes,

- "Il est vrai que nous avons des femmes fortes, c'est bien connu (p. 68)

- "Qui tient les femmes dans le pays tient les hommes du même coup (il s'agit de l'Eglise)... Les hommes crient fort en public... mais ils filent doux à la maison". (p. 222)

- "...patrie... (le mot Matrice, d'ailleurs, conviendrait mieux pour les Bigoudens)... (p. 557)

et un passage tout de même bien ambigu

- (Les hommes abandonnent le costume traditionnel "Ils ne peuvent même plus faire illusion en rejetant le chapeau en arrière et en mettant le pouce à l'entour du gilet bigouden pour donner à croire qu'ils sont les maîtres du ménage. Cela n'a jamais été vrai, mais du moins les apparences ont-elles été sauvées jusqu'au moment où le pauvre homme, tombé dans la casquette, se met à

suivre son épouse au lieu de la précéder. La tradition, en effet, veut que lorsque le couple est dehors, l'homme marche devant, la poitrine haute, la moustache impérieuse, tandis que la femme suit à deux pas derrière son dos obéissante et soumise d'apparence. Mais si elle n'est pas d'accord quand le maître veut tourner à droite, elle lève son parapluie et touche discrètement le bras gauche de son seigneur et maître. Et ce dernier gauchit aussitôt. Il faut naturellement excepter les quelques tyrans domestiques qui tiennent leur femme en esclavage ou en mépris, mais ils sont implicitement blâmés, à moins que la femme ne soit ivrognesse ou d'esprit faible, ce qui arrive, mais rarement. Plus fréquent est le cas des maris sans caractère qui sombrent dans la boisson au moindre revers de chance ou de fortune. Et alors, c'est la femme qui gouverne d'une main ferme tout en sauvant la face de son mieux à cause de la honte." (p. 477)

Ce passage mériterait une explication de texte à lui tout seul et je ne l'ai pas coupé tellement je le trouve ambivalent. L'homme n'a jamais été le "maître du ménage", mais il est officiellement le "seigneur et maître" de la femme. Plus d'un ou d'une y perdrait son identité psychologique ! Or, dans ce passage situé à la fin du livre, P.J. Hélias commence à s'exprimer en tant qu'auteur, qu'adulte qui analyse la société qu'il a eue sous les yeux et qui est en train de changer. Mais avant, dans la plus grande partie de l'ouvrage, il nous a montré cette société par les yeux de l'enfant qu'il était, par ses souvenirs. Et c'est le mépris pour les femmes qui transparait à tous les détours de ligne, un mépris qui n'a pas besoin de se justifier ni même de se dire, il est. Il fait partie de la conscience collective.

Cela commence dès l'enfance bien sûr. La grande affaire pour un petit garçon, c'est de se démarquer des filles, de se détacher des femmes pour entrer dans le monde des hommes. Cela se fait d'abord par l'abandon des robes de la première enfance et le passage au pantalon.

"Ma grande affaire est ma **promotion** au rang de petit homme" (p. 72)

"Dès que l'on porte pantalon, il faut se promener en sifflant, l'oeil dominateur..." (p. 319)



"Il y a un Lou-Maria qui est parvenu depuis longtemps à l'âge d'homme et qu'on laisse toujours en jupon, comme les filles, pour marquer qu'il n'est pas sorti d'enfance." (p. 354)

L'assimilation jupon = enfance est très bien réalisée. Tout ce qui porte jupon est forcément dans la situation de dépendance de l'enfance.

Quand les enfants grandissent, ils ne jouent plus ensemble, la société le leur interdit d'une certaine manière.

"Les filles n'ont pas de culotte. Il suffit d'une chute et les garçons peuvent voir comment elles sont faites." (p. 141)

Ainsi les filles sont-elles bien obligées de se tenir tranquilles. Sans culotte, on ne fait pas des galipettes dans les prés et on ne grimpe pas aux arbres. Difficile de se valoriser dans ces conditions, et comme il est normal que les garçons n'aient pas envie de jouer avec les filles. Néanmoins, certains sont parfois obligés de composer avec elles, pas l'auteur heureusement : "Cela me vaut de tenir les fillettes à distances..." (p. 306)

"Il me faut bien de temps en temps participer aux expéditions (de chapardage) sous peine de me faire traiter de fillette." (p. 375)

Les fillettes sont affligées aussi d'une grave infériorité, qui peut servir d'injure à l'occasion : "Vous ne pouvez même plus pisser debout !" (p. 139)

Il y a également un lieu où l'assimilation avec les femmes est très mal vécue : l'Eglise. Hommes et femmes assistent à la grande messe le dimanche, mais les hommes se dispensent déjà presque tous des Vêpres de l'après-midi. Or "Tous les enfants et toutes les femmes qui tiennent à leur réputation... doivent assister aux Vêpres." (p. 153)

"Cette absence des hommes m'humilie un peu" avoue l'auteur. Les grands se moquent des petits : "Vous allez aux Vêpres avec les femmes !" Plus loin "Dans l'Eglise, je dois rester encore avec les femmes." (p. 186)

Ce n'est pas de gaieté de coeur qu'on le fait. Pas plus que de participer à des activités spécifiques aux femmes. Ainsi de la dentelle, qui permet pourtant de gagner quelques sous bien sonnantes et réverbérantes.

"On dit que de jeunes garçons en font aussi par nécessité, ce qui ne va pas sans les humilier. A la sortie du Conseil de Révision on a vu certains de ces picoteurs malgré eux casser en public leur crochet pour signifier qu'ils

étaient désormais des hommes à part entière." (p. 355)

Et en quoi, les femmes seraient-elles intéressantes ? Pas dans leurs conversations en tout cas. Elles ne parlent pas !

"Il y avait là-bas sept douzaines de volailles qui caquetaient comme autant de femmes au lavoir." (p. 86)

"...la vieille poule s'empresse d'aller caqueter la nouvelle par-tout." (p. 117)

"Le ballet des fourches se ralentit, les femmes ont fini de jacasser." (p. 391)

Ou elles parlent trop

"La prières à Saint-Fiacre est l'unique secret que les femmes savent garder." (p. 122)

Elles disent du mal les unes des autres : Au cimetière, à la Toussaint "les femmes s'affaire-ront... redoutant la langue des commères..." (p. 171)

Au lavoir "la langue des commères" va bon train, et on en arrive vite aux accusations "Et voilà la guerre au lavoir, la révolution dans le linge dégrassé." (p. 268)

"Les matrones déchiraient à qui mieux mieux la robe d'innocence de leurs prochaines". (p. 448)

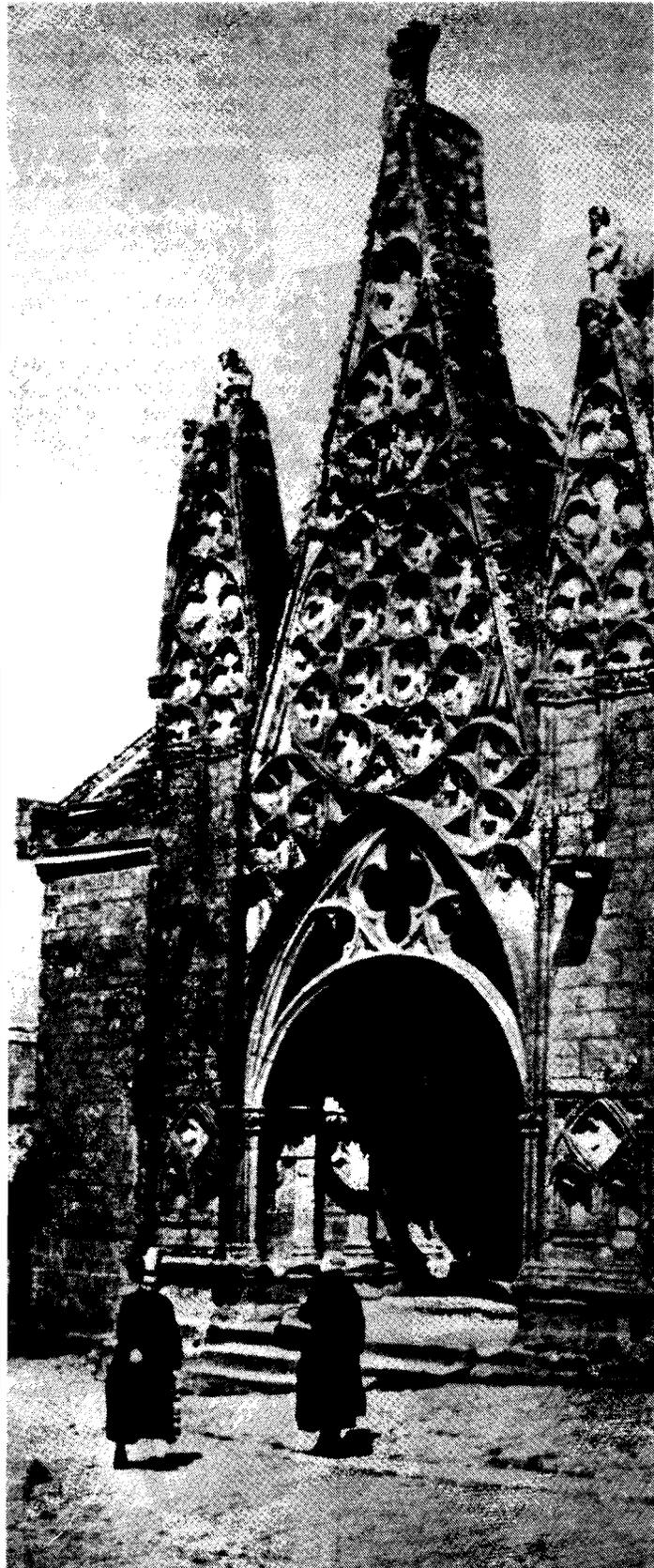
D'ailleurs voyez la différence. A la sortie de la messe (p. 150) :

"(Les hommes) se répandent dans les débits de boisson pour commenter (les) nouvelles et parler de leurs affaires..."

Les femmes rentrent chez elles pour préparer le repas, mais certaines habitent très loin et se rassemblent aussi "pour déguster un bol de café avec du pain et du beurre. C'est bien suffisant pour les tenir en joie, surtout que les bavardages et les commérages nourrissent aussi, n'est-ce pas ?"

Quel beau parallèle : du côté des hommes "commentaires/affaires" du côté des femmes "bavardages/commérages". Et pourquoi "un bol de café avec du pain et du beurre" serait-il "bien suffisant" pour tenir les femmes en joie ? Cela laisse sous-entendre que ce que consomment les hommes au café est supérieur par nature. Ainsi toutes les activités des femmes, les réjouissances où elles sont seules, là où les hommes n'ont pas de part, est par essence sans valeur.

Par contre, la femme retrouve une certaine valeur quand ses activités bénéficient à l'homme, comme les travaux ménagers qui



lui sont réservés sans partage naturellement.

En premier lieu, les femmes doivent préparer les repas :

“Dans notre société, la nourriture est l'une des affaires les plus importantes qui soient” (p. 452)
 “C'est aux femmes de nous faire une soupe qui vaille une terre

nourrissante” (p. 435)

Par là, elles peuvent faire apprécier leurs qualités :

“Que fille soit sottre et mégère si elle brille à sa crêpière”

“Femme qu'on dit bonne crêpière, mène mari à sa manière” (p. 441)

et se réjouir d'avoir bien fait leur travail “Je vous ai bien remplis, tout de même !” (p. 443)

“Femmes bouffies d'orgueil (est-ce un compliment ?) ou seulement ravies de contentement..” (p. 445)

Les femmes doivent aussi entretenir les vêtements. Ce n'est pas une mince affaire. Sous le climat Breton, à la campagne, avec la pluie et les embruns salés, les vêtements sont toujours humides et boueux. Il faut les sécher, les décrotter, les remettre en état chaque soir car il n'y a pas de rechange disponible. Il faut raccommoder et rapiécer car on ne peut pas souvent acheter du neuf.

Et bien sûr, il faut laver. La grande lessive a lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne. Il y en a pour trois jours chaque fois et ce n'est pas un travail de fillette si j'ose m'exprimer ainsi. Mais le lavoir est un lieu de femmes dont les hommes se tiennent prudemment à l'écart : la vue d'un travail si pénible les gênerait peut-être.

Les femmes doivent encore faire le ménage : “C'est à la ménagère d'entretenir de son mieux la partie visible (des meubles) pour ébouir les visiteurs.” (p. 464)

“L'honneur de la ménagère est de le présenter (le lit clos) à la parade pendant la journée et les portes ouvertes.” (p. 467)

Le travail de la maison est donc laissé aux femmes mais il est reconnu comme un travail important car il est nécessaire à la qualité de la vie des hommes et même à leur prestige social. Le travail agricole est encore plus important, car c'est un travail partagé. Que la femme ait la charge, si le ménage est assez riche pour en posséder, des poules, du cochon et, avec l'aide des enfants, de la vache, ce n'est pas très valorisant puisque c'est spécifiquement féminin. Mais quand les femmes participent aux gros travaux de la terre, il s'agit d'un travail d'homme pour lequel les hommes sont obligés d'avoir recours à elles et dans ce cas ils ne

peuvent feindre d'ignorer que c'est un travail dur car ce serait dévaloriser leur propre travail.

Mais dans cette société, la force physique est un très gros atout qui joue même pour différencier les hommes entre eux : s'ils sont employés dans des exploitations, les hommes reçoivent de la nourriture en proportion du travail fourni ; dans les grands travaux effectués en commun, comme le battage, les plus forts des hommes... sont les premiers rôles” (p. 384-385).

Avec cette échelle des valeurs, les femmes sont forcément sur les barreaux les plus bas, aussi rude que soit leur tâche. D'ailleurs, quand il nous décrit le battage, l'auteur consacre 45 lignes au travail des hommes, 16 à celui des femmes et 16 à celui des enfants.

Les femmes s'occupent aussi des enfants, mais dans la mesure seulement où leurs autres travaux leur en laissent le temps. Cela n'a pas l'air considéré comme une tâche primordiale (les hommes n'en tirent aucun bénéfice direct). Le nourrisson est fréquemment laissé tout seul à la maison pendant que la mère est aux champs, les enfants du voisinage étant priés de venir jeter un coup d'oeil sur lui à l'occasion. Le soin des petits enfants est le plus souvent laissé aux grands-parents, dans le cas de P.J. Hélias un merveilleux grand-père. Plus tard, l'instruction est déjà dispensée par l'école obligatoire. Le père réapparaît, “quand il juge qu'il en est temps”, pour prendre en mains les petits garçons, c'est-à-dire quand les petits garçons peuvent l'aider efficacement, vers dix ans semble-t-il.

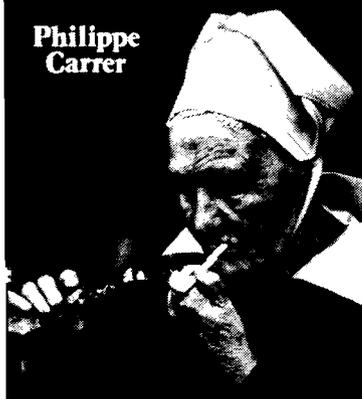
Par contre, les filles restent avec les femmes pour être initiées à leurs futures tâches, et même dressées.

- Nous avons déjà vu que les filles ne portent pas de culotte, ce qui limite la liberté de leurs jeux.

- On les habitue à contrôler leurs mouvements : pour Pâques, une grand'mère donne des oeufs à l'auteur et à sa toute jeune soeur.

C'est la petite fille qui doit les rapporter chez elle, dans un mouchoir : “Ce mouchoir sera pour de bon à vous... à condition que n'en cassiez aucun sur le chemin du retour. Voilà comment on élève les filles.” (p. 117) Seule la petite fille a le droit de rester près de la mère pendant

Philippe Carrer



qu'elle fait les crêpes: "Il faut que les filles apprennent, n'est-ce-pas, et de bonne heure." (p. 443)

Il vaut mieux commencer très tôt effectivement si l'on veut que les plis soient bien pris pour la vie entière, ceux de la soumission (extérieure peut-être) pour les filles, ceux de la domination (extérieure en tout cas) pour les garçons.

Ce sont aussi les femmes qui sont chargées de la santé, ce qui est très important car santé = force physique = capacité de travail. Elles s'y emploient de leur mieux, mais quand les choses se gâtent, il faut tout de même faire appel au médecin ou au rebouteux (des hommes). D'ailleurs est-ce un savoir principalement féminin? "L'expérience de nos pères nous a laissé un certain nombre de recettes..." (p. 133)

"A la suite d'un traitement approximatif avec une **pommade de bonne femme** (une jeune fille) devint presque aveugle pendant quelques jours. **Mon grand-père** l'envoya d'urgence à la chapelle de... La clarté revint..." (p. 124)

Ainsi nous voyons que les femmes n'ont pas le pouvoir physique et c'est important. Elles n'ont pas non plus le pouvoir formel: dans le village, l'Eglise est dirigée par ses recteurs; le pouvoir politique par le député, le maire et les hommes électeurs; dans le ménage même, le pouvoir formel est tenu par les hommes:

- à l'extérieur, l'homme marche en premier, la femme le suit, nous l'avons vu (p. 477)

- à l'intérieur, l'homme prend ses repas au haut bout de la table: "C'est la place du maître" (p. 71). La place de la femme est au bas de la table, et elle ne s'assoit pratiquement jamais parce que c'est elle qui sert.

Quand les hommes reviennent de la guerre en 1918 "il leur faut s'imposer de nouveau à leur place... quelques héros couverts de médailles n'arriveront jamais plus à commander" (p. 68)

Si elle n'a pas le pouvoir formel dans le ménage, est-elle maîtresse de sa maison? Sans doute, dans le sens que c'est elle qui en est entièrement responsable. Encore sa liberté de faire ou de ne pas faire est-elle très restreinte. C'est une société où l'on vit sous le regard des autres:

"A tout moment, chacun pouvait s'attendre à être mis, en bien ou en mal, "sur la langue des gens". (p. 23)

Pour les femmes, cela vaut pour les travaux de la maison: "...sous peine de perdre la réputation des lavandières." (p. 12)
"...offensante pour sa réputation de ménagère" (p. 48)

Dire que la femme domine psychologiquement c'est peut-être vrai dans la majorité des cas en Bretagne, mais cela ne ressort pas clairement du livre de P.J. Hélias.

Le père est un père à part entière. S'il est absent dans les premières années de la vie de l'auteur, c'est qu'il est à la guerre - celle de 1914/1918 - et cela renforce son prestige. Il met d'ailleurs à profit une permission pour tuer un rat qui s'était introduit dans le grain et dont la mère, semble-t-il, ne serait pas venue à bout toute seule. Plus tard il exigera que la petite soeur de l'auteur fréquente l'Ecole Communale et pas l'Ecole des Religieuses, ce qui vaut à la mère six ans de larmes car elle est privée de Pâques à l'Eglise et publiquement humiliée en chaire (p. 220)

D'où vient donc que Martine Ségalen comme Philippe Carrer donnent ce livre en exemple de l'autorité et du prestige des femmes bigoudènes? N'héritent-elles pas au contraire des charges et des responsabilités que l'homme ne désire pas assumer justement par crainte d'y perdre sa propre autorité et son propre prestige?

Si l'on voit une maîtresse de ferme distribuer l'argent aux travailleurs après le battage, ne serait-ce pas que le maître préfère y renoncer car il faut donner peu et dans le plus grand secret, en fonction de la tâche accomplie, et de préférence prévoir un échange (le travail fourni contre le prêt d'un cheval par exemple). Ainsi l'honneur de distribuer l'argent est assorti du risque de mal apprécier la valeur du travail fourni ou de se montrer avare. Mieux vaut laisser cette responsabilité à la femme.

Si les femmes disposent en général de l'argent du ménage, n'est-ce pas qu'il y en a si peu qu'assurer la subsistance de la maisonnée est une angoisse quotidienne. Mieux vaut faire semblant d'ignorer sa misère que d'y

être confronté.

Quand les mères seules accompagnent leurs enfants à Quimper - 22 kilomètres, une véritable expédition - pour un examen ou l'entrée au lycée, n'est-ce pas que les pères y perdraient leur prestige? Ce sont des paysans, ils parlent mal le français, ils sont mal à l'aise dans les bâtiments officiels et face aux Messieurs des villes. Leurs femmes aussi, mais qu'ont-elles à y perdre?

Ainsi tout me semble organisé dans cette société en fonction du prestige de l'homme et de lui seul. Ce que fait la femme n'a de valeur que dans la mesure où l'homme en bénéficie. Et plus le bénéfice est direct plus l'activité est valorisante. Il est bien évident dans ces conditions qu'aucun homme ne pourrait se passer d'une femme à son service. Dans certaines fermes, il arrivait que la plus grosse écuille de nourriture soit réservée au cheval pour marquer qu'il avait fourni un plus gros travail que les valets et même que le maître. Ce n'est pas pour autant qu'on reconnaissait au cheval un pouvoir autre que celui de son travail et qu'il était nommé Sénateur. La situation des femmes me paraît tout à fait semblable.

Et si elles forcent notre admiration, si elles forcent rétrospectivement l'admiration de P.J. Hélias, ce n'est pas ce qu'elles ont vécu, elles. Dans leur vie réelle, elles n'ont eu ni prestige, ni autorité, ni pouvoir. Si, comme le dit Bertrand de Jouvenel, le pouvoir tire son poids de la capacité à se faire obéir et à se procurer par l'obéissance les moyens d'agir, tout le pouvoir était dans les mains des hommes et toute l'obéissance l'apanage des femmes. Et le pouvoir psychologique, quand tout vous interdit d'en prendre conscience, cela ne fait pas le poids.

Geneviève SIMON

Le cheval d'orgueil
Pierre Jakez HELIAS - 1975
Coll. Terre Humaine - Presses Pocket
- N° 3000

Le matriarcat psychologique des Bretons
Philippe CARRER - Ed. Payot - 1983

Question d'affranchissement...

La fête des mères nous a valu l'émission de trois timbres-poste dédiés aux femmes. L'idée de Madame D'hondt-Van Opdenbosch, Secrétaire d'Etat aux P.T.T., était en soi excellente mais pourquoi donc choisir le cadre de la fête des mères ? Ne pourrait-on compter sur nos femmes politiques pour rompre cette classique assimilation des femmes à la maternité ? Aurait-ce été trop audacieux de sortir ces timbres pour le 8 mars ou le 11 novembre ?

Trêve de discussions. Trois timbres, donc, célébrant la femme. Le premier, consacré à la femme au foyer, (la mère ?) vaut 11 francs bénéficie du tirage confortable de 9.000.000 d'exemplaires.

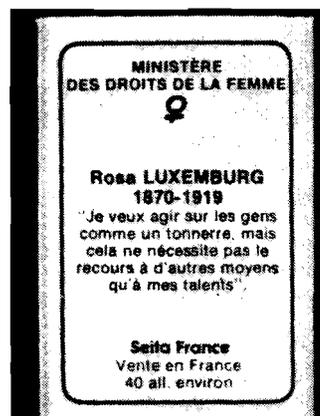
Les deux autres représentent une femme "au travail". Quel travail ? La chose est peu explicite et le climat tout à fait mortifère. A regarder de plus, l'une d'elles, la femme à 20 francs (tirage 2.500.000 exemplaires) doit être cadre si j'en juge au nombre de téléphones qui trônent sur son bureau, au graphique financier pendu au mur et à la tenue bon chic, bon genre de notre héroïne. Plus discret encore, un sigle, celui "des femmes chefs d'entreprise". Nous y sommes, Notre Secrétaire d'Etat à émis ce timbre à l'occasion du colloque organisé ce mois à Bruxelles par cette association. Pauvre chef d'entreprise. Sa compétitivité de jeune cadre dynamique n'est pas évidente. La troisième femme vaut 8 francs seulement. Petit boulot. Tarif des imprimés. (tirage 5.400.000 exemplaires)

A en juger par les tirages d'émission, la femme au foyer reste "le modèle" privilégié par notre Gouvernement, celui qui doit apparaître sur tous les envois "normalisés".

Et puis quels dessins mièvres, quels coloris fades ! Anne Wisniewska-Velghe, la dessinatrice, ne nous a pas servis par cette série d'images d'épinal. Ses femmes-troncs, assises, passives, éthérées, yeux clos, visages inexpressifs, sont autant de figurantes

dans une pièce bien triste. Manifestement ces femmes sont plus des objets à affranchir que les acteurs de leur propre affranchissement.

La déclaration de Madame D'hondt, selon laquelle ces timbres doivent rendre hommage au combat mené par les femmes partout dans le monde en vue de conquérir la place qu'elles méritent n'est pas à prendre au pied de la lettre...



Alors que la Belgique célèbre ses femmes sur les timbres, la France célèbre les siennes sur des boîtes d'allumettes, sous l'égide du Ministère des Droits de la Femme.

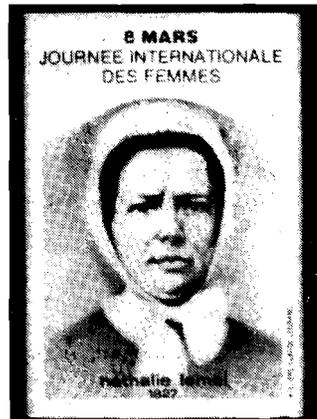
La Belgique met à l'honneur les femmes dans la vie quotidienne, la France des femmes d'action ou des femmes de lettres, connues ou qui méritent de l'être.

La Belgique commémore la Fête des Mères et la France le 8 mars.

La comparaison est amusante. Je voulais dire aussi que la Belgi-

que honore les femmes d'aujourd'hui et la France des femmes du passé, mais cela ne va pas : la Maman en tablier à volants du timbre belge à 11 francs, qui-prépare-un-bon-gâteau-avec-sa-jolie-petite-fille-pour-Papa-qui-va-rentre-cet-soir-bien-fatigué-de-travail, est aussi une femme du temps passé. On a voulu nous faire comprendre que la Mère au Foyer, c'est Rétro, c'est 1930. Il doit y avoir de l'humour là-dessous !

Martine et Geneviève



Colloque sur le féminisme

Ce que femme veut

Du 21 au 23 mai 1983 s'est tenu à la Marlagne un colloque sur le féminisme organisé par les Ateliers du GRIF. Environ 200 femmes belges et françaises (et quelques Allemandes, Italiennes et Africaines) y ont participé.

Après dix années de féminisme, il s'agissait non seulement d'en faire une critique mais également de dégager les perspectives idéologiques et pratiques qui découlent de ses luttes. Plusieurs oratrices se sont succédé à la tribune et ont développé des thèmes comme la pensée du même et de l'autre, la loi et la sublimation, la société des femmes, la question de l'éthique.

Pendant les premières années du féminisme, nous avons mis en avant le concept "de la même", ni les différences entre les femmes et cru en la sororité et dans ce même temps cristallisé sur la différence qui nous séparait de l'autre sexe, seule importante à nos yeux. La pensée du même triomphait, nous avons créé un monde en marge du monde officiel dans lequel nous ne permettions pas l'irruption de ce que nous ne pouvions ramener à notre conscience féministe. Aujourd'hui, de nouvelles questions surgissent, l'autre peut être non seulement l'homme, mais également l'autre femme, un autre mouvement (syndicats, écologie...) et peut-être devons-nous nous tourner vers la pensée de tous ces autres possibles. (F. Collin)

Dans "La loi et la sublimation", M-C Boons nous parle de nos difficiles rapports aux hommes. Nous n'avons plus voulu perpétrer des relations où nous étions détruites ou victimisées, malheureusement rares sont les hommes qui se sont remis en question. Certains ont préféré se tourner vers des femmes soumises, d'autres ont réattaqué. La sororité a été violemment mise en pièces par la concurrence entre femmes, accompagnée de haine ou d'envie et notre idéal s'est écroulé. Aussi se pose la question de trouver une loi régulatrice (non mortifère) qui ne serait pas celle du père. A l'opposé du style hiérarchisé mâle, nous avons in-

venté une nouvelle manière de militer où le plaisir prenait une grande part. Mais notre façon de faire conduisait bien souvent à un désordre désinvolte, au mépris de celles d'entre nous qui continuaient à fonctionner et à militer sérieusement. Pourquoi aussi cette obligation de parler de nos vécus sexuels, du plus secret de nous-mêmes? Pourquoi, plus une femme est niée, rejetée, victimisée devient-elle d'autant plus le surmoi de l'homme? La libération sexuelle qui s'est traduite par un changement fréquent de partenaire est-elle devenue un service permanent que nous rendons aux hommes et une destruction potentielle pour nous-mêmes?

Pour Françoise Duroux, les femmes ont toujours été incluses dans l'imaginaire des hommes qui les excluaient d'autre chose, il faut inclure en nous ce qui a été exclu pour transformer notre inclus. Qu'ils naissent hommes ou femmes, les humains ne diffèrent pas de nature, la différence serait par rapport au symbolique et à l'imaginaire. Il n'y a pas d'un côté l'ordre et de l'autre le non-ordre. L'ordre est entre deux et les femmes ont le privilège ou non de se trouver sans signifiant symbolique. Il s'agit pour les femmes d'investir l'imaginaire, d'écrire elles-mêmes, d'apposer leur griffe partout.

La confession de Nancy Huston sur l'incohérence de son vécu féministe a fait rire (jaune) bien des femmes qui se sont reconnues dans ces anecdotes d'hétérosexuelle pas toujours à la hauteur de son prosélytisme.

Rose Braidotti, sur la question de l'éthique, nous a mises en garde contre la mise en place d'une classe féminine bureaucratique qui risque d'aviver les conflits entre les institutions officielles qui représentent les féministes et les mouvements de la base. Notre présent c'est la crise économique, notre avenir les nouvelles technologies avec leurs conséquences comme l'insémination artificielle, les manipulations génétiques.

La journée de dimanche a débuté par la relation des luttes de

femmes en Belgique. On s'étonne cependant que Beckaert-Cokerill, Concord Lighting et les procès de la COV aient été expliqués à l'auditoire sans que ne soit faite mention du soutien actif apporté à ces luttes par le Comité de Liaison des femmes et le groupe Solidarité Femmes-Emplois.

Les participantes se sont ensuite partagées entre divers groupes pour discuter et approfondir des thèmes comme la symbolisation au féminin, féminisme et politique, autres luttes sociales, médias, problème des générations, santé, le plaisir comme politique, autre rapport à soi et problèmes du développement dans les pays du tiers monde.

Que penser de ces deux journées de réflexion? Il semble que pour beaucoup, le féminisme est entré dans une seconde période. Au foisonnement d'idées qui a caractérisé les débuts du mouvement, l'intérêt des mass médias et la rapide diffusion de ses idées a succédé un militantisme quotidien ponctué d'échecs et de réussites partielles non négligeables. Aujourd'hui, il s'agit de mener une lutte tendant à intégrer les idées féministes et d'en faire un composant à part entière dans tous les secteurs des connaissances et des recherches existantes.

Suzy Deigner

Méditation avec Marie-Jo Bonnet :

Un autre rapport à Soi

Marie-Jo sourit, regard vif et serene, colonne droite sans raideur, pieds croisés comme les mains. Historienne, militante féministe de nos premières heures, elle couvrait le terrain. Et voilà, il y a huit ans ce rythme saccadé et rageur s'est rompu. Elle a décidé d'entrer à la Spirale un groupe de femmes qui méditent. Rupture, repli, démission? Non. Marie-Jo vit là un autre engagement, celui de l'indicible communication par le silence, avec ses compagnes. Une entrée en soi. Les buts?

Dans un premier temps, vider la tête plus pleine que bien faite, se colleter avec cette armure que nous portons toutes et qui nous tient debout, chercher les imperceptibles fissures de la mécanique, les gratter de l'ongle pour les ouvrir vers de salutaires béances; dans un deuxième temps, déverrouiller le centre de gravité bloqué dans cette tête, rempart maintenu pour empêcher la fluide circulation de nos énergies. Marie-Jo, dans cet inlassable travail, les découvre et se vit en harmonie avec le cosmos. "Mais qui suis-je? Et que suis-je?" Questions fondamentales qui ne relèvent pas de l'extase religieuse (celle de sainte Thérèse d'Avila) qui, elle, suppose une oblativité absolue pour recevoir la grâce de Dieu dans une totale acceptation passive.

Les petits chemins escarpés de Marie-Jo sont, eux, initiatiques. Celles qui les empruntent mobilisent leurs forces jusque là endormies. Forces de femmes aux prises avec les petites peurs et les grandes entreprises de culpabilisation qui s'incrument dans l'infini rouleau des mémoires collectives.

Et "ça émerge, le continent noir des femmes, pour nourrir le flux de ces bonnes révoltes" qui partout montent les barricades lézardées des sociétés. "La révolution" dit Marie-Jo avec une audace tranquille, "se fait par l'évolution des femmes". Et dans la méditation et le silence nous voilà liées et reliées à ces générations frappées de mutisme qui jalonnent l'histoire.

Dans ce lieu un peu écarté, nous sommes douze à vivre chacune et ensemble tout cela. Nous sommes douze à partager l'expérience de Marie-Jo Bonnet. Nous avons médité (vingt minutes?) sur le thème: "Quelle est ma question". Les papiers furent brouillés et lus anonymement. Textes poèmes troublants de convergences. Femmes qui ne s'étaient jamais vues, ni parlé. Respects, silence, paroles douces et fortes, bien-être, amour. La sororité n'était pas un objet de discours.

Martine et Françoise



Centre International pour Femmes Casa Balena - Spoleto - Italie

Une coopérative de femmes italiennes et allemandes, ayant derrière elles de nombreuses années d'expériences dans les mouvements de femmes, est en train de créer un Centre International pour Femmes et Enfants.

Elles ont acheté une vieille villa et un grand terrain planté de chênes et de pins centenaires, dans un paysage de vignes, d'oliviers et de hautes montagnes, sur les collines de la ville de Spoleto en Ombrie, à cent kilomètres au nord de Rome.

Casa Balena est un lieu de rencontre entre femmes de tous les pays d'Europe et d'au-delà de l'Europe, mais aussi un centre culturel pour les Italiennes des

environs. Le principe de base est de réunir travail corporel et travail intellectuel, pensée et sentiments, activisme politique et sensualité.

Casa Balena est organisée de la façon suivante :

Invitation aux expertes de différents pays à proposer des cours de leur compétence.

- Organisation de cours, séminaires, congrès, festivals culturels.
- Aide aux mères qui viennent avec leurs enfants avec un programme propre aux enfants.
- Location de Casa Balena à des groupes de femmes pour toutes les formes de rencontres.

A partir du 15 juillet 1983, Casa

Balena sera ouverte toute l'année. Prix normal par jour et par personne DM 50 (ca. 135 FF) (y compris petit déjeuner et dîner, vin, cours et représentations, draps fournis) - Prix spéciaux pour enfants.

Pour renseignements et inscriptions :

Casa Balena
c/o Andrea SIMON
Cosimaplatz 2
1000 Berlin 41 (RFA)
Tel. 030/8519225

Adresse en Italie :

Casa Balena
Torre Grosso 51
06044 Castel Ritaldi (PG)
Casella Postale 12
ITALIE

Rencontre Internationale de Femmes

L'Association **Les Femmes s'Évadent** organise une rencontre internationale de femmes (en vacances) du **17 au 31 juillet 1983**, dans le sud de la France près de Vence à 25 kilomètres de Nice, dans une immense propriété de 600 hectares de garrigue et de liberté.

Des ateliers

sont proposés : Danse, Musique, Video, Théâtre (par Monique Surel) - Aïkido (par Agnès Conrad participation 300F environ)

Un Colloque

aura lieu pendant ces vacances du

21 au 25 juillet. Des femmes françaises et étrangères sont invitées à faire une intervention suivie d'un débat sur les thèmes de leur compétence.

Les débats déjà proposés :

- L'Amour, L'Argent, La Gloire
- Les femmes et Les Lois
- Ecriture et sexualité
- Vous avez dit "Mère" ?
- Parlez-moi d'amour...
- L'amour et l'argent (de la vie quotidienne à la prostitution)
- Travail, Femme... Patrie.
- Derrière la caméra

Si vous souhaitez animer un atelier ou vous inscrire faites-le au plus vite.

Hébergement

1/2 pension :
en chambre 1550 FF pour 2 semaines
en camping 1180 FF
Pour le colloque seul du 21 au 25 : 480 FF.

Inscription :

25 % d'arrhes adressés à
Association "Les femmes s'Évadent"
16, rue Grégoire de Tours
75 006 PARIS
Tél. : 326.48.37

Libre à elles

Nom : Libre à elles

Adresse : 185, chaussée d'Ixelles - 1050 Bruxelles

Téléphone : 513.10.50 - 511.99.36

Age : 6 mois

Jour et heure de passage :

le mardi de 12h30 à 13h

Longueur d'onde : 100,35 MHz

Origine :

Air libre (Radio libre qui abrite **Libre à elles**). Se trouve à deux pas des Rabouilleuses, raison pour laquelle trois femmes ont eu envie de faire une émission sur elles, la première de **Libre à elles**.

Animatrices : Danielle, Fabienne et Bisou.

But initial :

Faire passer l'information au féminin/n/sme ainsi que les activités qui concernent les femmes, dans une optique féministe, et faire parler les femmes de ce qui se passe pour elles à Bruxelles. Malheureusement, **Libre à elles** ne reçoit jamais de courrier...

Projet d'avenir :

avoir une émission d'une heure afin de pouvoir présenter des dossiers bien établis et fournis sur un certain sujet, mais en profondeur.

Desiderata :

que les femmes, les groupes de femmes, etc, qui font quelque chose leur fassent signe pour qu'elles puissent les inviter et les faire connaître.

Avec **Libre à elles**, vous serez tout comme moi transportée par une musique comme on a envie de l'entendre, chantée et écrite par des femmes, et remplies de joie à l'écoute de propos qui ne vous écorcheront pas les oreilles à tous moments. Et vous ne tournerez plus le bouton de la radio qui passe **Libre à elles**.

Alors, **Libre à elles**, mais aussi **Libre à nous** non seulement de participer activement à une émission de femmes en envoyant toutes informations utiles et... tout ce que vous savez ou avez toujours voulu savoir sur les femmes, pour qu'enfin le message passe, mais également d'ouvrir toutes grandes nos oreilles le mardi à 12h30. **Libre à elles**, qui a besoin de vous comme vous avez besoin d'elles !

La bibliothèque de l'Université des Femmes

La bibliothèque est accessible à toutes et tous sans condition préalable (financière ou autre). Ouverture de 10 à 17 h tous les jours de la semaine et le jeudi jusque 19 heures, elle offre une large gamme de documents sur le féminisme, la condition féminine et féministe.

En toute quiétude, vous pourrez y consulter les ouvrages de référence, les revues féministes d'ici et d'ailleurs, des dossiers thématiques,...

Dans chaque numéro de Chronique sont reprises toutes les nouveautés reçues en service de presse auprès des éditeurs (mentionné dans ce cas sp) ou achetées par l'Université des femmes (mentionné dans ce cas acq.), ainsi que les dons.

REVUES

- Choisir la cause des femmes n° 61, fév./mars 1983
- Broadside vol. 4 n° 5, mars 1983
- vol. 4 n° 6, avril 1983 - vol. 4 n° 7, mai 1983
- Donne e Politica, janv./fév. 1983
- Femmes Suisses et le mouvement féministe, avril 1983 - mai 1983
- NFF (Nouvelles Feuilles Familiales) n° 2/83, avril 1983
- Crew Reports vol. 3 n° 3, mars 1983 - vol. 3 n° 4, avril 1983
- Cédif Info n° 18, mars 1983
- Off our backs vol. XIII n° 3, mars 1983 - vol. XIII n° 4, avril 1983 - vol. XIII n° 5 mai 1983
- Courage n° 5, mai 1983
- Kinesis, avril 1983
- Womens Aim n° 12, printemps 1983
- Wires n° 142 - n° 143
- Cahiers Marxistes (C.M.) n° 114 mai 1983
- L'Espoir n° 4, avril 1983 - n° 5, mai 1983
- Revolutionary & Radical Feminist Newsletter, printemps 1983
- La vie en rose n° 11, mai 1983
- Communiqu'elles vol. 9 n° 3, mai 1983
- Pénélope pour l'histoire des femmes n° 8, printemps 1983
- Lilith n° 26, mai/juin 1983
- Libre PFU n° 43, janv./fév./mars 1983

MEDIAS

- *Les premières journalistes, (1830-1850)*, ADLER Laure, Payot, 1979, 231 p., acq.
- *Image et participation des femmes dans les médias*, GALLAGHER Margaret, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, 1979, 68 p. acq.

PHILOSOPHIE

- *Les ruses de la raison : pouvoir et pouvoirs*, VEDRINE Hélène, Payot, 1983, 245 p., (coll. petite bibliothèque Payot n° 398), acq.

PSYCHOLOGIE PSYCHANALYSE

- *La mauvaise mère*, CARLONI Glauco et NOBILI Daniela, Payot 1981, 262 p. (coll. p.b.p. 320 : science de l'Homme), acq.
- *La séduction*, textes du Colloque de Bruxelles, sous la direction de Maurice OLENDER et Jacques SOJCHER, Aubier-Montaigne, 1980, 220 p., acq.
- *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVII-XX^e siècle)*, BADINTER Elisabeth, Flammarion, 1980, 372 p., acq.
- *Angoisse psychotique et système parental*, BENOIT Jean-Claude, P.U.F., 1982, 144 p., (coll. Psychiatrie ouverte), acq.
- *Mélanie Klein, le moi et le bon objet, 1932-1960*, PETOT Jean-Michel, Dunod, 1982, 303 p., (coll. Psychismes), acq.
- *Le journal de Lucas : sexographie d'un petit garçon*, FLAMANT-PAPARATTI Danielle et Lucas, Denoël/Gonthier, 1983, 219 p. (coll. Femme), sp.

SOCIOLOGIE

- *Société et procréation : les facteurs sociaux qui l'influencent*, Groupe d'étude des rôles familiaux, édité par Robert GUBBELS, éd. de l'U.L.B., 1981, 291 p., 291 p., acq.

POUVOIR

- *Le pouvoir féminin*, PEROT André, La Table Ronde, 1978, 191 p., acq.
- *Le cas Otto Weininger : racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, LE RIDER Jacques, P.U.F., 255 p., (coll. Perspectives critiques), acq.

FAMILLE, COUPLE, MATERNITE, PATERNITE

- *Etre père aujourd'hui*, CLERGET Joël, Chronique Sociale, 1979, 137 p., acq.
- *Désir d'enfant, refus d'enfant*, ouvrage collectif sous la direction du Professeur Frédéric CHARVET, Stock, 1980, 318 p., acq.
- *Est-ce ainsi que les enfants naissent ?* AMIEL-TISON Claudine et GRENIER Albert, R. Laffont, 1983, 212 p. (coll. "Réponses/Santé"), sp.

Ecrit par deux pédiatres à l'intention des futurs parents, ce livre explique les différentes étapes de l'évolution foetale dont la compréhension est nécessaire pour mener à bien une naissance et établir dès le départ une harmonie entre la mère et l'enfant. S'adresse également au personnel obstétrique.

- *Les jeunes réinventent-ils le couple aujourd'hui ?* MOITEL Pierre et LUKASIEWICZ Claude, éd. Le Centurion, 1982, 202 p., acq.
 - *Le mode de vie des familles bourgeoises, 1873-1953*, PERROT Marguerite, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1982, 299 p., acq.
 - *La famille*, CASTELLAN Yvonne, P.U.F., 1982, 127 p., (coll. Que sais-je ? n° 995), acq.
 - *Maternité*, PITT Brice (Dr), éd. du Rocher, 1983, 148 p., (coll. "Comment résoudre vos problèmes vous-même n° 6), sp.
- Répond aux appréhensions et émotions que l'on peut éprouver lorsqu'on est enceinte.

VIOL-VIOLENCE-PORNOGRAPHIE-PROSTITUTION

- *Violences meurtrières et sexuelles*, PICAT Jean, P.U.F., 1982, 123 p., (coll. Le Psychologue), acq.
- *On tue les petites filles*, SEBBAR Leila, Stock/2, 1978, 356 p., (coll. Voix de femmes), acq.
- *Le secret le mieux gardé, l'exploitation sexuelle des enfants*, RUSH Florence, Denoël/Gonthier, 1983, 286 p., (coll. Femmes), sp.

- *Le viol*, BROWNMILLER Susan, Stock, 1976, 568 p., acq.

- *Un homme nommé Zapolski*, WARD-JOUVE Nicole, des Femmes, 1983, 413 p., sp.

Entre avril 1975 et janvier 1981, en Angleterre, treize femmes sont assassinées et sept grièvement blessées par un tueur mystérieux qu'on surnomme "l'Eventreur du Yorkshire". Il est arrêté presque en flagrant délit. C'est un homme doux et poli : le "cas" est-il l'exception ou révélateur ?

FEMMES ETRANGERES : CONDITIONS ET LUTTES

- *Les femmes en Iran avant et après la révolution*, RASHEDI Khoram, Nelles éd. Rupture, 1983, 198 p., sp
 - *La parole aux négresses*, THIAM Awa, Denoël, 1978, 189 p. (coll. Médiannes), sp.
- Awa Thiam a rassemblé récits et témoignages parmi ses soeurs africaines, qui par le fait même de parler, manifestent une prise de conscience de la répression dont elles sont victimes et les rend solidaires ainsi de toutes les femmes du monde.
- *Femmes d'Islam, ou le sexe interdit*, GAUDIO Attilio et PELLETIER Renée, Denoël/Gonthier, 1980, 198 p., sp.
 - *Trois femmes dans la révolution cubaine*, LEWIS Oscar, LEWIS Ruth M. et RIGDON Susan M., Gallimard, 1980, 405 p., (coll. Témoins), acq.

RECITS - TEMOIGNAGES

- *Le pédophile et la mamán : l'amour des enfants*, SEBBAR Leila, Stock 2, 1980, 300 p., (coll. Voix de femmes), acq.
 - *Journal d'une mère*, CHESLER Phyllis, des femmes, 1983, 230 p., sp.
- Une femme de 37 ans, féministe et active socialement et politiquement décide de faire un enfant. Pendant sa grossesse et par la suite, elle tient un journal : on y découvre les questions des femmes, leurs angoisses, leurs joies et les problèmes pratiques liés à la maternité.
- *Femmes d'affaires & affaires de femmes*, MENTHON Sophie de, J.C. Lattès, 1983, 219 p., sp.
 - *Mère, Sainte et courtisane*, DESJARDINS Denise, La Table Ronde, 1983, 312 p., sp.

FEMINISMES	<p>cle), FLANDRIN Jean-Louis, Gallimard/Julliard, 1981, 255 p., (coll. "Archives" n°57), acq.</p> <p>- <i>Partage des femmes</i>, LEMOINE-LUCCIONI Eugénie, Seuil, 1982, 182 p., (coll. Points n° 144 ; Anthropologie, Sciences humaines), acq.</p> <p>- <i>Le rêveur nu : de la parure vestimentaire</i>, FLUGEL J.C., Aubier Montaigne, 1982, 242 p., acq.</p> <p>- <i>Le corps dans la société traditionnelle</i>, LOUX Françoise, Berger-Levrault, 1979, 178 p., (coll. Espace des Hommes), acq.</p> <p>- <i>La mode pour la vie</i>, DELBOURG-DELPHIS Marylène, éd. Autrement, 1983, 173 p., sp. Spécialiste en la matière, M. Delbourg-Delphis analyse, à partir de l'ascension et du succès remonté par un créateur de mode actuel, les caractères de la mode révélateurs de l'essence de la société contemporaine.</p>	<p>Belfond, 1978, 348 p., acq.</p> <p>- <i>Les perspectives sexuelles</i>, MASTERS William H. et JOHNSON Virginia E. Medsi, 1980, 401 p., acq.</p> <p>- <i>Comprendre la sexualité aujourd'hui : la sexualité au regard des sciences pour une sexualité à visage humain</i>, SIMON Michel, Chronique Sociale de France, 1982, 146 p., (coll. : l'Essentiel), sp.</p> <p>Ouvrage dans lequel M. Simon essaie de définir, grâce aux sciences actuelles (sciences naturelles ou sciences humaines), une nouvelle compréhension de la sexualité humaine.</p> <p>- <i>L'orgasme au masculin</i>, sous la direction de Bruno Boutot, éd. Le Jour, 1982, 178 p., sp.</p>	<p>- <i>Le miroir des femmes</i>, GUILLERM Luce, GUILLERM J.P., HORDOIR Laurence et PIEJUS M.F., P.U.F., 1983, 221 p., sp., vol. 1 : Moralistes et Polémistes au XVI^e siècle.</p> <p>- <i>Les écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture</i>, FRANCIS Claude et GONTHIER Fernand, Gallimard, 1979, 614 p., acq.</p> <p>- <i>Les trois quarts du temps</i>, GROULT Benoîte, Grasset, 1983, 383 p., sp.</p> <p>- <i>Le pré aux narcisses</i>, PROU Suzanne, Calmann-Levy, 1983, 186 p., sp.</p> <p>- <i>Moi, etcetera</i>, SONTAG Susan, Seuil, 1983, 283 p., sp.</p> <p>- <i>Aventures de l'esprit</i>, BARNEY Natalie Clifford, éd. Persona, 1983, 215 p., sp.</p>
TRAVAIL PROFESSIONNEL TRAVAIL MENAGERS			
<p>- <i>Travail domestique et pouvoir masculin</i>, POUCHO Marlyse et SEVERS Michèle, éd. du Cerf, 1983, 107 p., sp.</p> <p>- <i>Le pouvoir usurpé ? Femmes et hommes dans l'entreprise</i>, AUBERT Nicole, R. Laffont, 1982, 368 p., acq.</p> <p>- <i>Le temps des chemises : la grève qu'elles gardent au coeur</i>, BORZEIX Anni et MARUANI Margaret, Syros, 1982, 249 p., acq.</p> <p>- <i>Le genre vernaculaire</i>, ILLICH Ivan, Seuil, 1983, 249 p., sp.</p>	CORPS, SEXUALITE, HOMOSEXUALITE	AVORTEMENT - CONTRACEPTION	
	<p>- <i>Le point G et autres découvertes récentes sur la sexualité humaine</i>, KAHN LADAS Alice, WHIPPLE Beverly et PERRY John D., R. Laffont, 1982, 220 p., acq.</p> <p>- <i>Le sein</i>, WILLEMIN Pierre (Dr), éd. Garnier, 1983, 156 p., sp.</p> <p>Précis d'anatomie du sein, nous fournit également les informations thérapeutiques utiles.</p> <p>- <i>Nature et évolution de la sexualité féminine</i>, SHERFEY Mary Jane, P.U.F., 1976, 205 p., acq.</p> <p>- <i>Notre corps, nous-mêmes</i>, Collectif de Boston pour la santé des femmes, Albin Michel, 1981, 239 p., acq.</p> <p><i>Le fait féminin</i>, Centre Royaumont pour une science de l'homme, sous la direction d'Evelyne SULLEROT/ Fayard, 1981, 520 p., acq.</p> <p>- <i>La sexualité en Islam</i>, BOHDIBA Abdelwahab, P.U.F., 1982, 320 p., (coll. Quadrige n°40), acq.</p> <p>- <i>De l'amour lesbien</i>, PASTRE Geneviève, Pierre Horay éd., 1980, 298 p., (coll. Femmes en Mouvement), acq.</p> <p>- <i>Les cinq dimensions de la sexualité féminine</i>, STARENKYJ Danièle, Orion, 1982, 218 p., sp.</p> <p>- <i>Les thérapies sexuelles</i>, GELLMAN Charles et Josette, éd. E.S.F., 1983, 130 p., (coll. Psychothérapies - méthodes et cas), sp.</p> <p>- <i>Rapport sur la sexualité de l'homme</i>, PIETROPINO Anthony (Dr),</p>	<p>- <i>L'avortement aujourd'hui : poursuites devant les tribunaux, discussion et votes au Parlement</i>, JACOBS Viviane, Institut E. Vandervelde, 1983; Note de documentation NS 21, 62 p., sp.</p> <p>- <i>Pour une approche plus sereine à propos de l'avortement</i>, DE LOCHT Pierre, 1982, 143 p., acq.</p>	<p>- <i>Eparpillements</i>, BARNEY Natalie Clifford, éd. Persona, 1982, 76 p., sp.</p> <p>- <i>Le Passé empiété</i>, CARDINAL Marie, Grasset, 1983, 370 p., sp.</p> <p>- <i>L'amour</i>, DURAS Marguerite, Gallimard, 1980, 142 p., acq.</p> <p>- <i>Karen en barque sur la mer</i>, ALEGRIA Claribel, Mercure de France, 1983, 123 p., sp.</p> <p>- <i>Lettres portugaises, lettres d'une péruvienne et autres romans d'amour par lettres</i>, textes établis, présentés et annotés par Bernad BRAY et Isabelle LANDY-HOUILLON, Garnier-Flammarion, 1983, 398 p., sp.</p> <p>- <i>Le journal d'une femme de chambre</i>, MIRBEAU Octave, Garnier-Flammarion, 1983, 394 p., sp.</p> <p>- <i>Beauté cruelle</i>, FIGUERA AYMERICH Angela, L'Age d'Homme, 1982, 66 p., (coll. le Rameau d'Or), sp.</p> <p>- <i>Fin du monde chez les Poupas</i>, SAUTEL Nadine, R. Laffont, 1983, 151 p., sp.</p> <p>- <i>L'épiphanie des dieux</i>, HERMARY-VIEILLE Catherine, Gallimard, 1983, 190 p., sp.</p>
DROIT		EXPRESSION ARTISTIQUE	
<p>- <i>Familles sans justice ? Le droit et la justice face aux transformations de la famille</i>, COMMAILLE Jacques, éd. Le Centurion, 1982, 257 p., acq.</p>		<p>- <i>Surréalisme et sexualité</i>, GAUTHIER Xavière, Gallimard, 1979, 381 p., (coll. Idées n° 251), acq.</p> <p>- <i>Anne Madden : peintures et papiers récents, 5 février - 13 mars 1983</i>, Fondation Maeght, 1983, 34 p., 29 reproductions en couleurs, sp.</p> <p>- <i>Eux, qui sont-elles ? Art du travestissement et travestissement de l'Art</i>, DORFLES Gillo, BUTTAFAVA Giovanni, ROMOLI Gianni (et al.), Paul Vermont, 1977, 126 p., acq.</p> <p>- <i>Déterminisme de la pratique sportive féminine. La pratique sportive féminine en Belgique</i>, WILLEM L., BOTTE J., STEEGMANS, M. (et al.), Université Catholique de Louvain - Inst. d'éducation physique, 1983, 362 p., sp.</p>	<p>- <i>Beauté cruelle</i>, FIGUERA AYMERICH Angela, L'Age d'Homme, 1982, 66 p., (coll. le Rameau d'Or), sp.</p> <p>- <i>Fin du monde chez les Poupas</i>, SAUTEL Nadine, R. Laffont, 1983, 151 p., sp.</p> <p>- <i>L'épiphanie des dieux</i>, HERMARY-VIEILLE Catherine, Gallimard, 1983, 190 p., sp.</p> <p>- <i>Corps écrits, textes réunis</i>, mis en scène, présentés et annotés par Antoine COURT, CIEREC Université de Saint-Etienne, 1982, 180 p., sp.</p> <p>- <i>La route qui mène à la ville</i>, GINZBURG Natalia, Denoël, 1983, 330 p., sp.</p> <p>Quatre récits courts, narratifs de la destinée des femmes dans le contexte de la petite bourgeoisie italienne, précédés d'un passage autobiographique.</p> <p>- <i>Canopus dans Argo : archives. Mariages entre les zones Trois, Quatre et Cinq. Narration des Chroniqueurs de la zone Trois</i>, LESSING Doris, éd. du Seuil,</p>
EDUCATION - ENFANTS		PHILOLOGIE LITTERATURE	
<p>- <i>Le père et son enfant</i>, DODSON Fitzhugh, Nelles éd. Marabout, 1982, 407 p., acq.</p> <p>- <i>Le rôle nouveau du père</i>, LE GALL André, éd. ESF, 1975, 190 p., acq.</p>	<p>- <i>Les femmes avant le patriarcat</i>, EAUBONNE Françoise d', Payot, 1977, 239 p., acq.</p> <p>- <i>Amours et mariages dans l'ancienne France</i>, SEGALIN Martine, Berger-Levrault, 1981, 175 p., acq.</p> <p>- <i>Les amours paysannes : amour et sexualité dans les campagnes de l'ancienne France (XVI^e-XIX^e siècles)</i>,</p>	<p>- <i>Fragments de langue maternelle : esquisse d'un lieu</i>, HASSOUN Jacques, Payot, 1979, 181 p., (Bibliothèque Scientifique), acq.</p> <p>- <i>Parlers masculins, parlers féminins</i>, AEBISCHER Verena et FOREL Claire, Delachaux et Niestlé, 1983, 197 p., sp.</p>	<p>- <i>Canopus dans Argo : archives. Mariages entre les zones Trois, Quatre et Cinq. Narration des Chroniqueurs de la zone Trois</i>, LESSING Doris, éd. du Seuil,</p>
ETHNOLOGIE ANTHROPOLOGIE			

1983. 286 p., sp.

- *Lalla Zahra*, JACQUEMARD Simonne, Seuil, 1983, 186 p., sp.
- *La femme publique*, GARNIER Dominique, Seuil, 1983, 154 p., sp.
- *Un lundi bleu*, THIECK Françoise, Le Sycomore, 1983, 153 p., sp.
- *Corinne ou l'Italie*, Madame de STAEL, présentation de Claudine HERRMANN, des Femmes, 1979, 2 vol. (282 + 315 p.), sp.
- *Oeuvres poétiques*, LABE Louise, précédées des Rymes de Pernelle du GUILLET, avec un choix de Blasons du Corps féminin, éd. présentée par Françoise CHARPENTIER, Gallimard, 1983, 188 p., (coll. Poésie), sp.
- *La statue*, AUDRY Colette, Gallimard, 1983, 213 p., sp.
- *Le clin d'oeil de l'ange*, MALLET-JORIS Françoise, Gallimard 1983, 261 p., sp.
- *L'Erotisme Directoire*, éd. Garnier, 1983, 221 p., sp.
- *L'Erotisme des années folles*, éd. Garnier, 1983, 186 p., sp.
- *Veille*, AONZO Anne-Marie, des Femmes, 1982, 100 p., sp.
- *Ana*, HORTA Maria Teresa, des Femmes, 1982, 27 p., sp.
- *Un an et un jour*, CHANTAL Suzanne, Olivier Orban, 1983, 205 p., sp.

HISTOIRE

- *Femmes et mouvement ouvrier : Allemagne d'avant 1914, Révolution russe, Révolution espagnole*, MAHAIM Annik, HOLT Alix, HEINEN Jacqueline, éd. La Brèche, 1979, 223 p., acq.
- *La grève des ovalistes, Lyon, juin-juillet 1869*, AUZIAS Claire et HOUEL Annik, Payot, 1982, 182 p., acq.
- *Le mariage vu par les moines au XII^e siècle*, LECLERCQ Jean, éd. du Cerf, 1983, 162 p., sp.
- *Emilie, Emilie, l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, BADINTER Elisabeth, Flammarion, 1983, 489 p., sp.
- *Jeanne d'Arc et la mandragore*, SERMOISE Pierre de, éd. du Rocher, 1983, 261 p., (coll. Nouveau regard de l'Histoire), sp., vol. 1 : Les drogues et l'Inquisition.
- *La femme au 19^e siècle*, textes réunis par Nicole PRIOLLAUD, éd. Liana Levi et Sylvie Messinger, 1983, 249 p., (coll. Les Reporters de l'Histoire), sp. Anthologie de textes et citations d'écrivains et d'«écrivaines» (très peu) qui se sont engagés dans la polémique menée autour du droit

des femmes tout au long du XIX^e siècle. On assiste au balancement constant entre l'exaltation de la femme et la réflexion critique et partisane.

- *La Papesse*, PASTEUR Claude, Olivier Orban, 1983, 387 p., sp. La Papesse Jeanne a-t-elle existé ? Dans un siècle de revendications religieuses féminines (IX^e siècle), il n'est pas impensable qu'une femme ait accédé sous une identité masculine au pontificat. Claude Pasteur, journaliste et historienne nous emmène ici dans un récit passionnant.

BIOGRAPHIES

- *Souvenirs et aventures de ma vie*, MICHEL Louise, Maspero, 1983, 437 p., (coll. La Découverte), sp. On redécouvre actuellement les textes et poésies de Louise Michel. Ici est rassemblée une partie de ses souvenirs de la Commune, des années de prison et d'exil à Londres ; on y retrouve aussi l'essentiel de sa réflexion sociale.
- *Les extravagantes soeurs Miltford*, GUIKOVATY Emile, Grasset, 1983, 255 p., sp.
- *Christine de Pisan*, PÉROUD Régine, Calmann-Lévy, 1982, 220 p., acq.
- *Ma vie : esquisse de quelques souvenirs*, ANDREAS-SALOME Lou, P.U.F., 1977, 315 p., (coll. Perspectives critiques), acq.
- *Ma soeur, mon épouse* : biographie de Lou Andréas Salomé, PETERS H.F., Gallimard, 312 p., acq.
- *Eugénie de Guérin, ou une chasteté ardente*, BANNOUR Wanda, Albin Michel, 1983, 346 p., sp.
- *Madame Steinheil ou la connaissance du Président*, LANOUX Armand, Grasset, 1983, 322 p., sp.
- *Moi, Kristine reine de Suède*, EAUBONNE Françoise d', Encre éd., 1979, 273 p., (coll. La Mémoire des Femmes), acq.
- *Madame de Staël*, DIESBACH Ghislain de, Librairie Académique Perrin, 1983, 585 p., sp. Biographie particulièrement riche et documentée sur cette figure féminine extraordinaire du XVIII^e siècle.

DIVERS

- *Vivre sans mari : guide des femmes célibataires, de l'union libre, des adolescentes, veuves, divorcées, mères isolées...*, MONTAGARD Julie et PICAR Michel, M.A. éd., 1983, 235 p., sp.

An Antane Kapesch

Je suis une maudite Sauvagesse Indiennes d'Amérique du Nord.

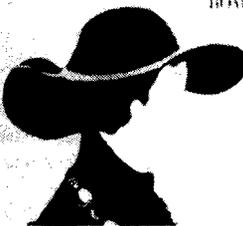


Voici un livre qui, pour être apprécié, senti, devrait être lu à haute voix, parlé, comme le font les indiens qui ont une tradition orale. La plupart, en fait, n'avaient pas d'écriture, mais la parole, le signe, le geste, la danse, l'objet, moyens de communication, de transmission, d'éducation, pour illustrer tous les actes de la vie, de la naissance à la mort. An Antane Kapesch a pris la parole, et quelle parole !

Un An et un Jour
éditions Olivier Orban, 1983

SUZANNE CHANTAL

UN AN
ET
UN JOUR
ROMAN



Un roman à emporter en vacances, à savourer sur la plage comme un bonbon frais et doux. Cela commence comme une énigme policière. En 1938, un jeune couple venu abriter sa nuit de noces dans un hôtel du Luxembourg découvre un collier de

Elle est en colère, An Antane, et elle ne le cache pas. Avec patience et irritation, sensibilité et agressivité, en répétant inlassablement les mots, logique, elle nous entraîne dans une société, une oppression, un pays où la fourberie du colonisateur domine. La peur mais aussi le courage, la joie mais aussi la tristesse, la volonté de survivre des uns mais aussi la démission des autres, elle trace toute une tranche de vie, d'époque. Et pourtant, il n'y a ni début ni fin dans cette histoire, dans son histoire. Tout y est fugitif et pourtant éternel, comme elles, les indiennes.

C'est aussi une parole de femme qui ne laisse pas tomber les bras, qui sait ce qu'elle veut, parce qu'elle aime son territoire, sa culture, sa langue, son mode de vie, ses enfants : pas féministe, non, mais femme, lutteuse, humaine, responsable ; une femme d'autre part... une soeur.

Alors, ça vous dit "d'écouter" la maudite sauvagesse, Montagnaise du Canada ?

Marie-Rose

Des Femmes du MLF éditent...
"Pour chacune"

diamants dans le tiroir secret d'un meuble ancien. Devant ce collier que personne ne réclame, des personnages viendront renouer avec leur passé.

Cela continue par le récit de la vie parallèle de deux femmes élevées ensemble bien que de condition sociale différente. Du petit monde provincial étriqué et accroché aux conventions, nous émignons avec les héroïnes dans le Paris débauché des salons de thé discrets aux boudoirs raffinés et sensuels. L'une est futile et demi-mondaine, l'autre effacée et raisonnable jusqu'au jour où l'Amour... Leur histoire s'éteindra avec les tocsins d'août 1914. C'est délicat et envoûtant comme un rêve sans jamais être mièvre ni ennuyeux.

Marina D.R.

Le journal de Lucas

Sexographie d'un petit garçon

Par Danielle et Lucas Flamant-Paparatti

Ed. Denoël/Gonthier, coll. Femme. 1983 - 219 p.

Danielle Flamant-Paparatti a tenu le journal de son fils, pendant cinq ans (de 2 ans 1/2 à 7 ans 1/2). Elle y a noté tous les comportements et toutes les réflexions à signification psychologique ou psychanalytique, mais elle n'en a retenu dans ce livre que la manière dont se développe un petit garçon du point de vue de la sexualité et de l'acquisition du rôle.

Elle a réalisé ainsi une "monographie enfantine familiale" à tendance sélective qu'elle a confrontée à d'autres monographies enfantines célèbres par les analyses de Freud (Hans né en 1903, l'Homme aux rats né en 1878, l'Homme aux loups né en 1887), Ferenczi (Arpad né en 1905) et Mélanie Klein (Fritz né en 1916). Il ne s'agit donc pas seulement d'un document mais d'une analy-

se réalisée par une féministe et confrontée à d'autres analyses expliquées et contestées.

A son grand étonnement, Danielle Flamant-Paparatti n'observe aucune différence significative entre Lucas et ces enfants d'une autre époque et d'une éducation radicalement différente. Elle reconnaît chez lui les trois grandes phases du schéma Freudien (oral, anal et phallique), elle suit l'évolution - et la bonne résolution - de son Oedipe.

Mais elle pose des questions. Lucas manifeste un désir évident d'utérus et de seins, de "maternité". Freud a constaté ce désir des petits garçons, mais il l'a négligé au profit de l'envie du pénis chez les filles qu'il a longuement théorisé. Pourquoi cette absence de théorisation de l'envie d'utérus et de seins ? Lucas a des expériences

sexuelles très riches avec ses soeurs. Freud a beaucoup parlé du désir d'inceste avec la mère, mais pas de l'inceste frère-soeur qui n'est évoqué qu'au niveau du mythe (la horde primitive) alors que, selon Mélanie Klein elle-même, les rapports sexuels frère-soeur sont la norme dans la petite enfance. Pourquoi ce silence ?

En conclusion, Danielle Flamant-Paparatti estime que si l'on veut voir s'établir d'autres rapports entre les hommes et les femmes, il faut laisser se développer la bisexualité originelle naturelle à tous les enfants (un point constaté par Freud mais négligé lui aussi) et donc envisager une autre éducation. Mais, dit-elle, s'il peut sembler facile de déconditionner les petites filles, ou plutôt de ne pas les conditionner à leur unique rôle de mère et d'épouse car on a



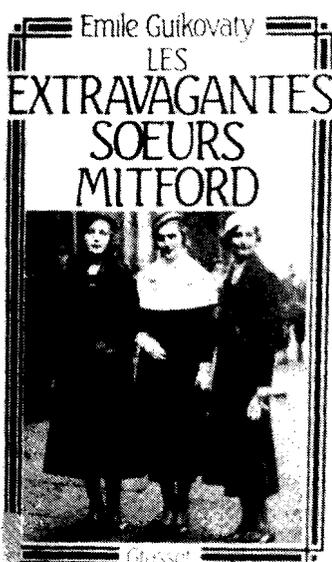
l'impression de les valoriser, de les aider à croître, il est certain que les femmes éprouvent beaucoup de réticences à favoriser chez le petit garçon le développement de ses tendances féminines car elles craignent d'en faire un marginal, un inadapté. C'est pourtant la voie à suivre, selon l'auteur, et elle n'est ardue que si les femmes continuent à intérioriser que tout ce qui est féminin est connoté de valeurs négatives.

G.S.

Danielle Flamant-Paparatti a également fait paraître "Emmanuelle ou l'enfance au féminin" Denoël/Gonthier - 1979.

Les extravagantes soeurs Miltford

Suzanne Chantal



Voilà qui promettait déjà un départ peu commun aux enfants qui viendraient... et ils vinrent sous les noms de Nancy, Diana. Jessica ; trois autres devaient s'ajouter à ce nombre dont un garçon qui mourut avant de se faire connaître, ce que les survivantes ne manquèrent pas de faire.

Il y eut d'abord Nancy qui ne se cachait pas de haïr sa mère et se réfugia très vite dans la littérature. Elle fera part de ses angoisses familiales dans une écriture qui se vaudra humoristique.

Diana après avoir fait un mariage (entre fortunes) préférera le leader fasciste des années 30, Sir Oswald Mosley, elle arrivera même à convaincre ses parents que ses options politiques sont les meilleures, pourtant Lord Redesdale, son père, n'aimait guère les Allemands, mais il aimait l'argent et était convaincu, comme beaucoup d'autres, que les juifs étaient des mangeurs de fortune. De là à épouser l'idéologie fasciste en ces temps de

déséquilibre économique, il n'y avait qu'un tout petit pas à franchir.

Unity, une nature fragile et pourtant une volonté tenace, suivra les traces de sa soeur Diana par amour pour le Führer, elle qui avait cherché en son père l'exemple à suivre et lui reprochait souvent son manque d'activité, allait reporter sur ce petit caporal autrichien tous ses fantasmes d'adolescente. Cela lui coûtera la raison, jamais elle ne se souciera de la moralité, et croira jusqu'à la fin à l'entente entre "ses" deux pays (l'Allemagne et l'Angleterre) elle boira les paroles d'Hitler sans jamais se rendre compte qu'elle n'est qu'une pièce de propagande. Elle préférera se suicider plutôt que d'être déchirée.

Et puis il y eut Jessica la révoltée, qui ne se contenta pas d'avoir des choix politiques différents, mais ira jusqu'à bafouer le puritanisme Britannique, elle fuera pour défendre la cause Espagnole et, oh scandale, avec un homme. Mais elle aura aussi à lutter contre sa mère qui préfère Unity et est opposée à ses idées.

Lorsqu'un jour elles se retrouvè-

rent ensemble (Diana, Unity, Jessica et leur mère) elles ne purent les unes et les autres garder leur rancune, elles éclatèrent en s'injuriant, et se séparèrent encore un peu plus meurtries et divisées qu'avant.

Leur histoire n'est ni simple ni belle mais c'est une réalité et ce livre doit se lire dans ce sens, leurs douleurs deviennent les nôtres, et souvent l'on a envie d'être avec elles, de les conseiller, et de leur éviter peut-être les extravagances de leur forte personnalité.

Je conclurais comme suit, si vous avez des filles un peu excentriques et en manque d'aventures, évitez-leur ce livre, elles pourraient se sentir "l'âme MILTFORD". Si, par inadvertance, cela devait malgré tout tomber entre leurs mains, armez-vous de tranquillisants, de mouchoirs et de patience.

Par contre si vous avez le vague à l'âme vous pourriez essayer de rêver à l'Allemagne en compagnie d'Unity, vivre de merveilleuses aventures sur fond de bohème avec Jessica, ou peut-être tout simplement rire avec Nancy

Le glissement du Parti Conservateur, la disparition progressive de l'Empire Britannique, une aristocratie décadente, un nom difficile à porter "MILTFORD", des parents eux-mêmes excentriques et qui préférèrent le rêve à la réalité.

Madeleine D.

"OPUS" international.
revue trimestrielle d'art contemporain (avant-garde)

L'apport La part des femmes

Le numéro de Printemps 83 contient un dossier des plus intéressants pour nous : l'apport/la part des femmes dans les arts plastiques actuels.

C'est Aline Dallier (1) qui a voulu et conçu ce dossier théorique basé sur l'analyse des courants artistiques "sous des éclairages divers : historiques, critiques, esthétiques et psychologiques".

Elle a volontairement écarté les interviews d'artistes qui lui semblaient mal placées pour théoriser sur leur oeuvre propre.

Elle n'est pas revenue dans cette étude sur la problématique Art et Féminisme, sujet largement traité en 82, lors de l'exposition de Montréal. Elle s'est refusée à poser la sempiternelle question "Y a-t-il un art féminin ?" En effet, si depuis dix ans une partie des femmes mettent le "féminin" au centre de leur démarche, une autre partie plus large refuse de se limiter aux attributs, aux symboles et aux marques de la féminité... réclamant pour chacune la liberté du choix esthétique correspondant à sa sensibilité singulière.

Aline Dallier reconnaît que c'est l'existence du mouvement de libération des femmes qui a permis ces réflexions sur l'art des femmes. Elle constate l'arrivée massive des femmes sur la scène artistique et elle dégage trois tendances privilégiées par les femmes : l'art textile... reformulé
l'art corporel

l'art socio-critique (2)
"Ces trois courants sont interchangeables et comportent de nombreuses "passerelles"... on n'est pas sur un seul style, sur un seul code formel... enfin, ces trois courants extrêmement populaires élargissent constamment le champ de l'art en sollicitant une réponse active de la part d'une audience très sensibilisée aux problèmes qu'ils soulèvent.

Aline Dallier nous livre une remarquable bibliographie sur ce sujet, nos centres de documentation devraient s'en inspirer pour leurs prochaines acquisitions.

femmes dans le futurisme italien (3) mais oui il y en a, malgré la misogynie notoire du mouvement.

Où se marque ma distance vis-à-vis de cet article, c'est dans la conclusion, je vous la livre intégralement : "...oeuvres autonomes des femmes futuriste qui ne renvoient ni au "vécu" de la femme, ni surtout au "corps" féminin... différence essentielle avec l'art des femmes d'aujourd'hui qui insistent trop me semble-t-il, sur le "discours" féministe dans leurs oeuvres".

Même pour certaines femmes "le-corps-et-le-vécu-des-femmes" restent dérangeants !

Gh. V

(1) cf. le cours "couture/peinture" d'Aline Dallier à l'Université des Femmes à Bruxelles en 80/81.
(2) Aline Dallier fait référence dans ce paragraphe à des murals de femmes et cite notamment le mur des féministes du Bd Emile Jacquain à Bruxelles. Une petite rectification s'impose : il n'a pas été réalisé par une équipe de jeunes filles sous la direction d'un prof ! mais par un groupe de féministes de 20 à 70 ans, essayant d'éviter pour une fois toute hiérarchie dans la conception et la réalisation.
(3) de Noémi Blumenkranz-Onimus



opus
INTERNATIONAL

88

PRINTEMPS 83



L'APPORT
DES FEMMES
LA PART



L'identité: un concept à approfondir. Deux études en parlent.

(1) Christiane GILON : « *Un mouvement potentiellement porteur de l'identité européenne. Le mouvement des Femmes ?* », Centre d'analyse et d'intervention sociologiques, Paris.

(2) Jacqueline HUPPERT-LAUFER : « *La féminité neutralisée ?* ». Les femmes cadres dans l'entreprise. Flammarion, Paris 1982. 297 p.

Dans la *Chronique* n° 3, j'ai eu l'occasion de commenter le débat qui avait pour protagonistes Antoinette Fouque et A. Touraine, au cours duquel ce dernier proposait aux féministes de collaborer à une expérience d'intervention sociologique « sur » le mouvement des femmes dans le but d'aider ses actrices à poser le problème du féminisme, c'est-à-dire à savoir « si l'évolution de la condition féminine peut se transformer en une action consciente de toutes les femmes pour contrôler les moyens de production de la société ».

Depuis, j'ai eu l'occasion de lire un rapport qui relate une recherche exploratoire de ce type (1), l'intervention se proposant d'étudier la construction de l'identité des femmes à travers le mouvement.

La méthode a suscité la production d'une parole sur le féminisme par la confrontation de deux groupes de femmes à des interlocuteurs, partenaires ou adversaires du mouvement des femmes.

Trois thèmes principaux : l'égalité dans la vie professionnelle, la vie privée, le pouvoir, constituent les points d'ancrage de cette parole. Passons sans tarder aux résultats de cette analyse.

Dans la vie professionnelle, l'existence d'égalité se heurte à la quête d'identité sexuelle. Femmes dans les fonctions de haut niveau ou femmes dans les métiers traditionnellement masculins renoncent à adopter des comportements qui se soldent par une perte de leur « être-femme ». Cette tendance se théatralise plus spectaculairement

encore par la démission d'actives militantes des structures syndicales ou par leur rejet par les militants masculins pour pratiques non conformes avec le mode de fonctionnement syndical. L'ambivalence n'est pas moins grande dans la sphère de la vie privée : contraception, oui, mais pas par des méthodes assimilées à une violence de la technicité masculine sur le corps des femmes, nouveaux pères, ni oui, ni non... mais plutôt non. Certaines femmes considèrent que ce phénomène est issu d'un essai de récupération du pouvoir des hommes dans la structure familiale alors même que ce pouvoir leur échappe de plus en plus dans la vie économique et sociale, les femmes risquant d'en souffrir alors que leur identité est encore largement définie dans la sphère professionnelle et sociale par la maternité.

En ce qui concerne l'accouchement, les femmes qui ont choisi les méthodes dites « sans douleur » avec participation active de leur conjoint font marche arrière. Certaines disent avoir été volées de cet événement, prescrites par un nouveau modèle masculin à une absence de parole - sur la souffrance notamment - la parole du conjoint, par contre, se donnant libre cours dans un phénomène de substitution à la mère.

Le pouvoir surtout pose problème. Les femmes déclarent ne pas le désirer et refuser toutes ses méditations structurelles : état, organisation, hiérarchie. Elles se trouvent confrontées alors à une double difficulté : privées de structures, le chaos paralyse le mouvement ; privées des voies habituelles de canalisation des affrontements, de nouvelles formes de pouvoir font émergence, plus affectives, plus totales.

Qu'en est-il alors du mouvement des femmes ? Une recherche individuelle entreprise par chaque femme, au mieux reliée par solidarité à toute autre femme engagée dans la même voie. Le collectif échappe à la conceptualisation, chacune en quête de sa spécificité propre.



Cette analyse qui souligne le malaise des femmes et la tentation d'un repli sur l'individuel, pour intéressante qu'elle soit, n'apporte certes pas de révélation fulgurante. Cette méthode semble convenir parfaitement à toute personne étrangère à une problématique et qui voudrait, sans déploiement excessif d'enquête de grande envergure, y prendre rapidement pied.

Quant à la contribution de conscientisation qu'elle est censée apporter aux femmes elles-mêmes, le résultat est moins probant. Toutes les féministes qui ont participé activement aux divers groupes du mouvement (recherche, viol, aide aux femmes battues, etc...) ont conscience d'une certaine impasse. Toutes ont rencontré et formulé ces contradictions face au refus du pouvoir. Toutes nous éprouvons des difficultés à nous définir collectivement alors que le poids du passé est encore très lourd et que toute tentative pour parler de l'identité des femmes comporte un risque de paralysie, retour à un présupposé de nature, à tout le moins entrave au mouvement en marche.

Poser la question de l'identité des femmes de cette manière fondamentale et radicale est sans aucun doute un exercice périlleux.

J. Huppert-Laufer l'aborde sous un autre angle dans un livre consacré dans le champ de la sociologie du travail aux femmes cadres dans l'entreprise (2). Les discours qu'y tiennent les femmes sur leur identité se modifient en fonction du contexte organisationnel de leur travail. L'identité se connote d'une composante affective : elle est une réponse aux exigences de l'environnement.

Des femmes occupent de plus en plus, dans les entreprises, des postes de cadre. Cette tendance garantit-elle un statut plus égalitaire entre les hommes et les femmes ? Telle est la question à laquelle J. Huppert-Laufer a tenté de répondre en procédant à l'interview de 90 cadres féminins et masculins dans 13 grandes entreprises.

Elle constate que le sort réservé aux femmes n'est pas univoque : chaque entreprise assigne une certaine place à la féminité en fonction du type d'activité

qu'elle exerce et des facteurs culturels liés à son histoire. Rôles masculins et féminins s'organisent alors au travers des postes et des filières de carrière différents selon le système de représentation, élaboré par l'entreprise, de la relation homme-femme. J. Laufer élabore une typologie des organisations et de la place qu'y occupe la féminité.

Dans le premier modèle d'organisations dont l'activité concerne des missions fondamentales et universelles, telles que la circulation de l'argent, la production énergétique et industrielle traditionnelle, l'entreprise, sous un discours de neutralité, privilégie en fait des compétences et aptitudes dites masculines. La féminité y est un handicap. Les femmes cadres constituent une exception dont la rareté même garantit leur assimilation à l'image d'un homme-manqué.

Un deuxième type d'organisations dont l'activité concerne la satisfaction de besoins individuels (secteur de la grande distribution) reconnaît aux femmes des aptitudes particulières nécessaires à l'accomplissement des objectifs commerciaux : les femmes exaltées dans leurs «dons» de communication de relation, d'intuition des objets occupent des positions spécifiques. La différence sexuelle est valorisée mais maîtrisée : les femmes vendent, les hommes décident, orientent.

Dans le troisième type d'organisations nées d'industries récentes - électronique, informatique - les fonctions commerciales, centrales pour la carrière, sont accessibles aux femmes diplômées. L'entreprise reconnaît leur compétence à provoquer l'adhésion de l'acheteur.

Plusieurs phénomènes ont apporté leur concours à cette utilisation maximale des femmes dans l'entreprise. Le style de management qui y est développé se fonde sur une concurrence interindividuelle des cadres. Ceux-ci exercent leur fonction avec une responsabilité personnelle accrue. Par rapport à d'anciens modèles d'organisation du travail qui limitaient leur autonomie, par le biais d'un contrôle hiérarchique bien échelonné, les cadres se retrouvent actuellement seuls sur le champ

de bataille avec pour toute directive un ensemble de règles de conduite et d'objectifs commerciaux.

En fait, l'entreprise fonctionne sans pouvoir des cadres et cette absence de hiérarchie a permis l'arrivée des femmes dans l'organisation. De plus, leur intégration constitue un élément déstabilisateur pour les cadres masculins dont l'entreprise peut bénéficier sans risque d'affrontements pénibles pour le travail : la rivalité est accrue, hommes et femmes ayant à cœur de prouver qu'ils maîtrisent parfaitement les règles de conduite dont ils disposent.

Dans les deux premiers types d'entreprises, les femmes cadres occupent les positions suivantes : secrétaire élargie, universitaire prolongée, technicienne, éminence grise, en vertu de compétences discrètes de soutien et de conseillère au travail que l'homme fournit.

L'image que ces femmes ont d'elles-mêmes est traditionnelle. D'abord épouses et mères, elles estiment que les femmes, plus émotives et plus vulnérables que les hommes, sont inaptes à poursuivre des objectifs de carrière. Le dévouement, le sérieux et l'influence constituent les qualités «féminines» qu'elles revendiquent comme cadres, elles se conçoivent également comme responsables de la relation homme-femme. Le partage des rôles n'est aucunement remis en question. La complémentarité est le maître-mot. Dans le troisième modèle, la reconnaissance de la différence est affectée d'une condition positive à l'égard de la féminité. Cette fois, l'organisation encourage la participation des femmes aux forces visiblement et directement productives.

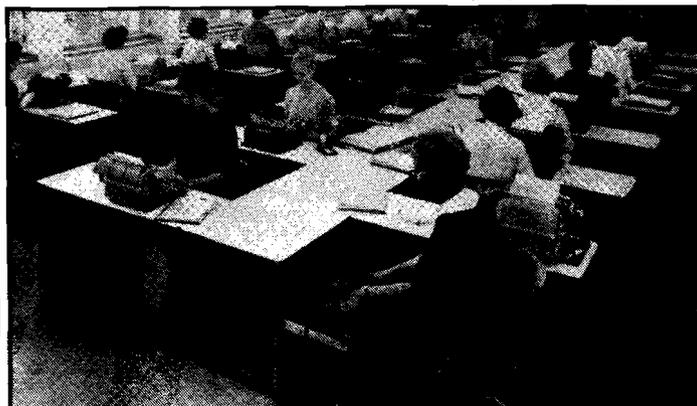
Dans un système hiérarchique de distribution des salaires où le critère de valeur du travail se

situe dans le degré de participation du travailleur au processus d'accroissement de la productivité, les femmes cadres, chefs de produits, responsables technico-commerciales, occupent des postes qui potentiellement les rapprochent du pouvoir et mettent en cause la répartition des rôles. Les femmes se perçoivent comme plus offensives. Elles revendiquent le droit à la carrière. Quand la différence n'est plus incompetence des femmes ou compétence périphérique, l'enjeu des rapports entre les sexes se dépouille de ses voiles pudiques pour éclairer le problème que pouvoir et dépendance posent aux hommes et aux femmes. Face au danger de perdre ce qui a toujours constitué leur identité spécifique, c'est-à-dire la maîtrise des organisations, certains hommes tentent de conjurer le spectre de l'égalité en restaurant la différence affectée du signe + : ils s'affirment **plus** engagés dans la carrière, **plus** identifiés à leur poste, à leur rôle, à l'entreprise, même si aucune différence objective ne vient les distinguer, au niveau cadre, de leurs collègues féminines. Mais la logique de l'entreprise, la responsabilité ultime du système de profit leur paraissent ne plus pouvoir être confiées qu'à une direction masculine. Parallèlement, les femmes exprimeront leur différence en des termes qui semblent s'accorder aux représentations que ces hommes se font des femmes. Elles affirmeront leur droit à un statut égalitaire, à un travail responsable mais refusent l'identification totale de leur personne à leur statut de travailleuse. Une partie non négligeable de leur personnalité se constitue à l'extérieur de l'entreprise.

Cet autre modèle de cadre revendiqué par les femmes associé conjointement à une rareté objective des postes de pouvoir

dans le troisième type d'organisations conduit par ailleurs à une évolution dans le comportement de certains cadres masculins. Ces hommes renoncent à poursuivre une chimère lointaine, commencent à développer une attitude plus instrumentale par rapport à la carrière dans un investissement plus équilibré entre vie professionnelle et vie privée. Qu'en est-il alors de l'identité des unes et des autres ?

Jacqueline Laufer ne tire sans doute pas systématiquement toutes les conclusions qu'elle s'impose sur les éléments constitutifs de l'identité mais son livre permet de le faire... Il a l'avantage de montrer le caractère relatif de l'identité. Dans la mesure où les limites étroites de l'organisation contraignent les femmes à un rôle traditionnel, il est légitime de les entendre se conformer à la représentation d'elles-mêmes qui le sous-tend sous peine d'être une conscience par trop malheureuse de leur condition. La tendance à la satisfaction prime sans doute. Ailleurs, il est troublant de voir qu'hommes et femmes remettent en question l'identification séculaire à leur sexe respectif pour un rapprochement dont la réalité semble ne plus appartenir à l'utopie. Mais il ne faut pas s'y tromper. Ce phénomène fait émergence alors même qu'un certain état de développement du capitalisme et des technologies éloigne l'encadrement du pouvoir. Certes, cela permet à un nombre croissant d'hommes et de femmes de partager le même statut. Il n'en reste pas moins vrai que le modèle de société, l'orientation des organisations, le pouvoir de décision, demeurent du domaine masculin. Les femmes dans leur refus d'adhésion aux fins de l'entreprise, adoptent une attitude qui, bien que nouvelle dans ses modalités, répond encore au modèle du clivage véhiculé par l'Histoire. Un pas de plus les obligerait peut-être à affronter le conflit, à risquer de perdre l'approbation de l'Autre. Cet élément affectif constitue un autre élément, critique dans la formation de l'identité. Pourtant aucune tergiversation n'est envisageable. Être adulte, c'est apprendre à renoncer à l'amour quand celui-ci brise les ailes.



Le 19-4-83

Rédaction.
Une visite chez Côte D'Or.



C'est un petit garçon qui a rédigé ce texte, et c'est son institutrice, une amie, qui nous l'a transmis. Nous vous offrons cette page dans toute sa fraîcheur mais rien ne vous empêche de vous poser des questions, par exemple sur les salaires respectifs de ces hommes et de ces femmes au travail chez Côte d'Or.

Ce matin je suis arrivé en retard à l'école. Mais la classe n'était pas encore partie chez Côte D'Or. Ensuite nous partions à Côte D'Or en arrivant nous allions dans une salle de cinéma pour voir des diapositives. Puis nous commençons la visite. Nous voyons le chocolat en pâte liquide. Puis nous voyons le chocolat qui se mettait dans des moules en métal, puis sur un tapis roulant ça allait dans un frigo qui faisait durcir le chocolat pour le démoulage. Ensuite nous passions à l'emballage, rien que des femmes.
« Les hommes aux machines.

Les femmes étaient occupées à coller des étiquettes sur des boîtes toute la journée, sans arrêt.

Elles remaniaient des cartons nous faisaient elles devaient les refaire un par un sans machine.

« Les hommes ne font presque rien. ils boivent leur bière, et de temps en temps ils regardaient aux machines.

La chocolaterie Côte d'Or a été fondée en 1853.

Bruxelles, le 19 avril 1983

Chères vous toutes,

Je suis féministe, sociologue et m'appelle Danielle Gramme (ce nom dira quelque chose à certains d'entre vous...). J'ai récemment assisté à une de vos soirées de l'Université des Femmes qui s'intitulait d'après le livre d'une Américaine prénommée Dowling : "Le Complexe de Cendrillon"... ! C'est une amie, Patricia, qui animait la causerie. Je l'aime beaucoup et elle a parlé de façon très intéressante aussi d'un livre écrit par un homme, cette fois sur "La dépendance" (c'est le titre en fait). Là, il y avait à boire et à manger, mais Bon Dieu, "Le Complexe de Cendrillon", lui, aurait pu être plutôt écrit et de même lu dans les années 70, à la limite même en 68 ! Je ne l'avais pas lu, mais j'ai encore moins envie de le lire à présent !

Apparemment, d'un style "Courrier du Coeur" de "Elle" ou Short Stories de "Cosmopolitan", il ne semble pas comporter d'analyses ni de prises de distance qui permettraient un travail constructif de réflexion féministe !

Allant plutôt dans le sens anecdotique journalistique (ceci étant l'avis d'une copine qui l'a lu entièrement), il n'y a que deux ou trois idées qui m'y ont attirée, notamment le retour à une dépendance ancienne et le rapport au temps de la femme... De plus, non seulement, le titre ne me paraît pas correspondre au contenu du livre, mais de plus, il a un côté typiquement nouvelle vague de psychologie commerciale...

L'autre livre, "La Dépendance", voilà un sujet idéal pour notre époque de mouvances sociales dont on dit qu'elle vit un creux de la vague au niveau du féminisme : "on" parle même de néo-féminisme dans certains milieux (Je doute déjà que ce terme émane d'une bouche féminine. Il doit s'agir d'un qualificatif d'homme sans aucun doute, de journaliste ou politologue ou historien peut-être comme des critiques d'art parlèrent du néo-réalisme, des critiques littéraires du néo-romantisme, etc.).

L'étude de la dépendance de la Femme et des femmes vis-à-vis des "mâles" reste un casse-tête chinois malgré des années de luttes et des tonnes de papiers, réquisitoires, conférences et se

reproduit en plus dans des comportements de réduction de la progéniture et des autres femmes !!!

Cependant, c'est comme si c'était un sujet-tabou ou (et?) un sujet dynamite. C'est comme si depuis "Le Deuxième Sexe" ou "La Politique du Mâle" (1), depuis "Jeanne DIELMANN" de Chantal Ackerman ou les grèves des femmes à la F.N., on ne revenait plus sur le sujet soi-disant parce que tout aurait été dit, tout en sachant parfaitement que la dépendance existe encore et qu'on n'a pas tout mis en route ni pour la comprendre ni pour la résoudre... Ceci est d'autant plus nocif et malsain que les femmes elles-mêmes entraînent une dépendance entre elles, hélas souvent dans des groupements féministes, dits progressistes, écologistes, gauchistes ou soi-disant ouverts, autogérés, etc.. (Je ne veux pas parler ici des dépendances induites par le rapport Mère/Enfant, car, là, la littérature abonde ; comme par hasard, les hommes en tête des écrits, bien entendu).

Si en plus, je dois en croire les rumeurs nombreuses et contradictoires qui ont suivi la conférence d'Avril, nous en sommes loin !

Or, ici, avec ce thème de la dépendance, nous pourrions, devrions essayer de le décorifier pour peut-être enfin forger des clés qui nous ouvriraient les portes d'un féminisme universel, sans frontières, et constructif par et avec ses contradictions. Et ce mot est la pierre d'achoppement de bien des femmes actuellement et de bien des groupements de femmes à l'heure présente. En outre, ces contradictions, elles sont non seulement mal vécues mais très mal exprimées et expliquées aussi !

En ce qui me concerne, je voudrais "mettre" dans "Contradictions" toutes les fois où une féministe se sent en porte-à-faux dans son vécu par rapport à ses convictions idéologiques ; c'est-à-dire chaque fois que la pratique idéale ou le vécu idéalisé flanche face au conjoint, aux enfants, aux collègues, au patron, aux copains, aux copines, aux parents, aux gens dans la rue ou ailleurs. Et toutes ces fois où elles, nous, les femmes, sommes en contradiction avec quelque chose ou quelqu'un, dans une situation

précise ou une relation particulière, si on y réfléchit bien, c'est en général et en majorité dans des contextes de rapports de force ; donc, des situations de "Dépendances" face à quelqu'un ou quelque chose de fort, plus fort ou de douloureux, très douloureux, face aussi à l'incompréhension ou l'incompréhensibilité, face à l'inconnu, la peur, le mystère des attaches sentimentales, etc. Or, c'est une facette de la vie des féministes peu traitée dans l'abondance contemporaine de la littérature féminine et féministe.

Ou bien, nous avons affaire à des oeuvres autobiographiques de femmes expliquant leurs hauts et leurs bas ; ouvrages personnels, très personnels ; impliquants et impliqués, déchirants parfois : des auto-critiques de lesbiennes, des récits pitoyables de prostituées, des confessions de problèmes de famille incroyables (cf. "L'Intérimaire") d'où nous émergeons ou soulagées d'être nous-même ou perplexes, douteuses et complexées pour les mêmes raisons. Ou bien, ces "Contradictions" sont exposées à froid, dans des textes purement théoriques mais qui nous laissent toujours sur notre faim (fin ?).

Primo, ces réflexions et recherches ne nous permettent pas de remonter aux sources exactes et aux mécanismes sociaux originaires-historiquement parlant - de la sujétion et la dépendance d'un sexe par rapport à l'autre. Ce ne seront jamais que des postulats, des présuppositions, des certitudes, des faits scientifiquement prouvables !

Secundo, les textes théoriques apportent des choix d'avenir, des armes cervicales, scripturales ou verbales ; ils comportent des justifications pour une femme non-féministe de le devenir et pour une convertie, de persévérer dans sa voie *mais* ils ne nous permettent ni ne nous aident à vivre nos contradictions en dépassant nos dépendances. Trop théoriques, ils ne se veulent ni pragmatiques ni pratiques. Ils ne touchent d'ailleurs que les couches intellectuelles des féministes, celles qui jonglent avec le vocabulaire de Luce Irigaray autant qu'avec celui de Suzanne Collin... Bon, éternel problème de la Théorie et de la Praxis, me direz-vous ? Les

hommes ne l'ont pas résolu, pourquoi voudriez qu'on y arrive ? Je ne crois pas que nous arriverions mieux qu'eux et plus vite. Je voudrais simplement souligner ici un terrain de recherches théoriques et personnelles qui me semblent primordiales à défricher. Ce ne sont pas les féministes qui manquent en Belgique, ni les chercheuses d'ailleurs. (Ceci-dit en passant, c'est incroyable le nombre de recherches en petits groupes, de travaux de fins d'étude, de mémoires et de thèses féministes qui ces dernières années, dorment dans des tiroirs de bibliothèques ou des secrétariats d'universités : il y aurait là tout un travail d'anthologiste à faire et sûrement des lectures intéressantes à en tirer car le langage jeune et/ou étudiantin est très différent du langage institué et établi).

Il me paraissait important après cette conférence d'inviter toutes les femmes à se pencher sur le sujet de la dépendance, de leurs dépendances, de nos interdépendances, des contradictions certaines qu'elles ont entraînées, entraînent encore et entraîneront dans la mesure où nous ne faisons pas grand chose, encore et surtout pour les dépasser d'abord et avant tout entre nous, femmes !

Nous serons toujours évidemment dépendantes, c'est la croix et la joie de toute vie en société, c'est la lie et le vin de toute famille, de tout couple. Alors, mieux voir où et comment, d'où et pourquoi à un niveau féminin s'entend, me paraît essentiel pour notre cause et notre bien-être. Et ne me parlez pas de psychanalyse en prétendant qu'à partir d'elle, nous découvririons nos dépendances profondes ! D'abord, cela impliquerait que chaque féministe y passe, visez-moi le tableau ! Ensuite, la psychanalyse part de et aboutit à uniquement des référents Masculins...

Je serais donc en tout cas intéressée à participer à un groupe de travail sur ce sujet si d'aventure, un jour, vous pensiez l'organiser.

Amitiés Féministes,

Danielle GRAMME

Officiel / Belgique

Commission du Travail des Femmes
Ministère de l'Emploi et du Travail
53, rue Belliard - 1040 Bruxelles
T. 02/230 90 10

Commission consultative de la Condition féminine
14, rue des Petits Carmes - 1000 Bxl
Tél. 02/512 50 14

Le Service de la Femme
Ministère de la Communauté Française
4, Galerie Ravenstein - 1000 Bruxelles

Comité interministériel pour le statut de la femme
c/o Cabinet du Premier Ministre
16, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
T. 02/513 80 20

Officiel / Europe

Bureau pour l'Emploi et l'Egalité des Femmes
Commission des Communautés Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
Tél. 02/235 11 11

Comité consultatif pour l'égalité des chances
c/o Bureau pour l'Emploi et l'Egalité des femmes ou Commission du Travail des Femmes (cf. ci-dessus).

Commission d'Enquête sur la situation de la femme en Europe

c/o Mme Marie-Claude Vayssade
Parlement Européen
97, rue Belliard
1040 Bruxelles

Coordination / Belgique

Communauté française

Comité de Liaison des Femmes
c/o Hedwige Peemans-Poullet
(T. 02/733 48 80)
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
pas de téléphone

Communauté flamande

Vrouwen Overleg Komitee
c/o Monika Abicht
(T. 03/828 95 68)
7, Ambtmanstraat - 2000 Antwerpen
T. 03/232 55 33

Les deux communautés

Femmes contre la crise
Contact national francophone :
Micheline Néllisse
169, rue des Vennes - 4020 Liège
pas de tél.
Contact national néerlandophone :
Marijke Colle
109, Heermeslaan - 9000 Gent

Coordination / Europe

CREW
Centre de Recherche sur les femmes européennes
22, rue de Toulouse - 1040 Bruxelles
T. 02/230 42 35

Femmes et syndicats

Commission Femmes de la FGFB
c/o Marcelle Hoens
42, rue Haute - 1000 Bruxelles
Tél. 02/511 80 67 et 511 64 66

Service féminin de la CSC
c/o Anne-Françoise Theunissen
121, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
Tél. 02/735 60 50

Mouvements féminins

Femmes Prévoyantes Socialistes
c/o Marie-Claire Musin
1-2 place Saint-Jean - 1000 Bruxelles
T. 02/513 64 70

Vie Féminine
c/o Andrée Delcourt
111, rue de la Poste - 1030 Bruxelles

Association féministe

La Porte Ouverte
16, rue Américaine - 1050 Bruxelles

Associations de femmes

Solidarité Femme-Emploi
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 65 18

Accueil : maisons et cafés

Arlon
Maison des Femmes
37, rue de Diekirch
T. 063/21 43 23
6700 Arlon

Bruxelles
Maison des Femmes
29, rue Blanche - 1060 Bruxelles
T. 02/539 27 66
Café des Femmes
"Les Griffes des Sorcières"
94, rue Lesbroussart - 1050 Bruxelles

Charleroi
"Comme chez elles"
7 bd d'Audent
6000 Charleroi

Liège
Maison des Femmes
6, rue du Pont - 4000 Liège
Café des Femmes
8, rue Nagelmackers - 4000 Liège

Mons
Groupe Femmes
105, bd Saintelette
7000 Mons

Mouscron
Groupe Femmes
c/o Véronique Bauwens
58, rue des Villas
7700 Mouscron

Namur
47, rue Notre-Dame - 5000 Namur.
Outre les services habituels (conseils juridiques, informations sociales,...), la Maison des Femmes organise une boutique de vêtements à prix très modérés, selon le système du dépôt.

Nivelles
Maison des Femmes
31, rue des Brasseurs
1400 Nivelles

Tournai
Groupe Femmes
c/o Bernadette Michenaud
7, place Verte
7500 Tournai

Verviers

Maison des Femmes
37, rue des Hospices
4800 Verviers

Wavre

Groupe Femmes
10, rue des Brasseries
1300 Wavre

Oostende

Vrouwenhuis
2, Schilderstraat
8400 Oostende
T. 059/32 14 71

Prendre l'air

Le point du jour
Grande maison isolée à la campagne.
Hébergement. Restauration.
Stages. Animation.
Possibilité d'accueillir des femmes ou des groupes de femmes souhaitant organiser leur propre activité.

4260 Pitet (Fallais)
T. 019/69 97 95

Centres de documentation

Université des Femmes
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 61 07
Ouvert tous les jours, sauf le week-end de 14h à 17h (jeudi : jusqu'à 19h).

L'une, l'autre
99, bd de Waterloo - 1000 Bruxelles
T. 02/538 66 98

Le Lesbienaire
1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 02/216 68 42

CREW
Centre de recherches sur les femmes européennes
22, rue de Toulouse - 1040 Bruxelles
T. 02/230 47 77

RoSa
62, Bondgenotenstraat, 1190 Brussel
T. 02/347 24 77

Librairies

Les Rabouilleuses
221, chée d'Ixelles - 1050 Bruxelles
T. 02/648 43 18

Dulle Griet
45, Tiensestraat - 3000 Leuven
T. 016/23 41 23

Revues

Chronique
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 61 07

Lilith
7, Ambtmanstraat, 2000 Antwerpen
T. 03/232 55 33

Périodique des Ateliers du GRIF
48, rue Em. Bouillot - 1060 Bruxelles
T. 02/345 35 00

Le Lesbienaire
1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 02/216 68 42

Marianne
Cruyslei, 30
2200 Borgerhout

Femmes d'Europe
Commission des Communautés Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
T. 02/736 60 00

Etudes féministes

Université des Femmes
1a, place Quetelet
1030 Bruxelles
Tél. 02/219 61 07

Avortement / Contraception

Fédération belge pour le Planning familial et l'Education sexuelle
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
Tél. 02/511 56 03

GACEHPA
Groupe d'action des Centres extra-hospitaliers pratiquant des avortements
Permanence : lundi et jeudi, 14h à 17h
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
Tél. 02/511 56 03

Vous trouverez au GACEHPA des cartes de soutien (20F minimum) avec la liste complète des centres extra-hospitaliers qui pratiquent des avortements, et ce malgré les procès en cours.

Comité pour la dépénalisation de l'avortement
c/o Monique Geudin
23, rue A. Giron - 1050 Bruxelles
T. 02/649 18 22

Viol

SOS Viol
Accueil, information, soutien et centre de documentation et de recherche sur les violences sexuelles
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 28 02

SOS Viol Louvain-la-Neuve
24, rue des Blancs Chevaux
1348 Louvain-la-Neuve

Femmes battues

Bruxelles
19, rue Blanche - 1060 Bruxelles
T. 02/539 27 44

Liège
9, rue Sœurs-de-Hasque - 4000 Liège
T. 041/23 42 85

Arlon
47, rue de Diekirch - 6700 Arlon
T. 063/21 46 82

La Louvière
Fédération des Collectifs de Femmes Battues
9, rue de Bouvy - 7100 La Louvière
T. 064/21 33 03

Leuven
Federatie Vrouwen tegen mishandeling
57, Justus Lipsiusstr. - 3000 Leuven
T. 016/23 36 61

Namur
47, rue Notre-Dame - 5000 Namur
T. 081/71 55 45

Education permanente

Centre féminin d'éducation permanente
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 28 02

Changeons les livres

Changeons les livres
16, rue Chambéry - 1040 Bruxelles
T. 02/649 40 88